



Jean Rolin

Conteur ironique et distant, observateur précis, il a rassemblé en un fort volume plus de vingt ans d'écrits journalistiques.

Rencontre. Page 12.

Union soviétique

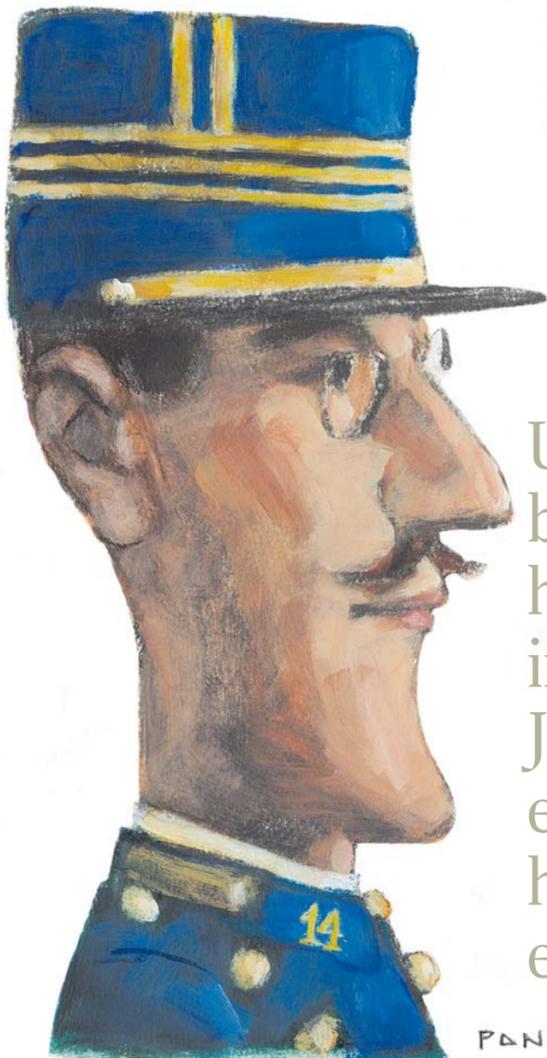
Vingt ans après Tchernobyl, retour sur le désastre et ses conséquences. Et aussi : « La Corde et la Pierre », des frères Vainer ; le complot des blouses blanches. Pages 10 et 3

Le Monde

Des Livres

Vendredi 21 avril 2006

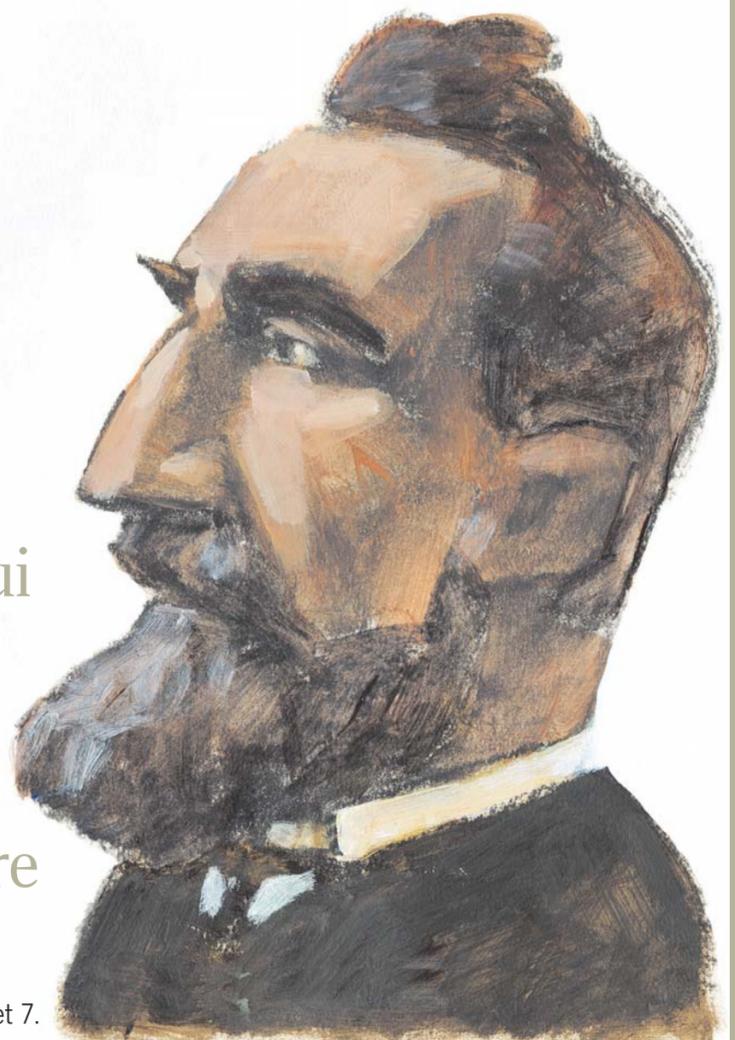
ALFRED DREYFUS, JEAN JAURÈS LE PRINCIPE DE JUSTICE



PANCHO

Une grande biographie rend hommage à celui qui incarnait pour Jaurès « l'humanité elle-même, au plus haut degré de misère et de désespoir ».

Dossier. Pages 6 et 7.



Platon

« Les Lois », le moins lu des dialogues platoniciens, achève la publication d'une nouvelle édition des œuvres complètes du philosophe. Page 9.

Littératures

Les générations du roman japonais ; et aussi Mo Yan, Jacques Chessex, Michaël Sebban, Isabelle Rossignol, Jean-Pierre Milovanoff... Pages 4 et 5.

Zeev Sternhell

Dans « Les Anti-Lumières », l'historien étudie les racines de la pensée contre-révolutionnaire, du XVIII^e siècle à la guerre froide. Page 8.

L'écrivain Hadrien Laroche évoque la « leçon inactuelle » de Jean Genet, disparu il y a vingt ans, le 15 avril 1986

Genet, vingt ans

Hadrien Laroche

A Lisbonne, Pension Geres, il y a peu, je me suis souvenu que Jean Genet est mort dans la chambre modeste d'un hôtel situé au 19 de la rue Stéphane-Pichon, près de la place des Alpes, dans le 13^e arrondissement à Paris. C'était le 15 avril 1986. Il est mort comme il est né, seul ; j'avais 20 ans. Parti vivre aux Etats-Unis, j'avais emporté dans mes bagages, entre autres, les *Cahiers de Rodez* d'Antonin Artaud et *Un captif amoureux* (parution posthume la même année) de Genet. Je cherchais un objet pour ma thèse de doctorat ; je me cherchais. L'hiver est long dans le New

Hampshire. J'ai lu le dernier livre de l'auteur du *Journal du voleur* sans connaître pourquoi. Un homme qui s'inquiétait jusque devant la tombe d'un ami, auprès d'un autre, de savoir, alors déjà passé vieillard, s'il écrivait bien. Il est mort et je me suis penché sur celui qui se penchait sans cesse sur sa naissance.

Vers 1924, dans le Morvan, l'enfant Genet entre à l'école. L'instituteur demande à chacun des élèves d'écrire une petite rédaction sur sa maison. Genet s'exécute. Son pensum est le plus joli, le maître le lit. Les autres enfants se moquent de lui : « Ce n'est pas ta maison, tu es un enfant trouvé. » Mon hypothèse ? La vie puis l'œuvre de Jean Genet tiennent entières dans cette conjonction entre une enfance aux conséquences

politiques et une politique venue remplir ce vide de l'enfance.

Exemple. Dans *Un captif amoureux*, la fantastique fiction fabulatrice qu'est la Pieta. Figure complexe, magique, finalement explosive. Dans ce dernier livre, qui mêle les fables poétiques à la fiction politique, arrimées à ses nombreux mois de légendes, Genet s'est construit, inventé une maison. Un père noir américain, David Hilliard, membre des Black Panthers, et une mère palestinienne, la Pieta, dont le fils s'appelait Hamza.

J'ai montré que la Pieta, la maison de Genet, abrite le pire : l'effondrement de son vocabulaire, le devenir chrétien, l'antisémitisme. J'ai également montré que cette construction est balayée, détruite et déconstruite par Genet lui-même. En effet, contrairement à ce

que j'ai d'abord pu penser, les terres de Genet sont non maternelles. Du vieil écrivain, il demeure, parmi une moisson formidable de questions et d'inquiétudes diverses, une interrogation abyssale sur la langue, la frontière ou la naissance. Il propose un micro-traité d'une micro-politique ; une leçon inactuelle, s'il faut le dire. Quel travail afin de ne pas se soumettre à la trinité crispée du territoire, de l'identité et de la langue ? Quel art afin d'affirmer la nécessité du politique, le besoin du subjectif et l'impératif de la révolte ? Comment sortir du fratricide ? Il y a chez Genet le style et une liberté d'esprit, plutôt que l'obéissance servile à une idéologie, un quartier, une école, une religion. L'écrivain est un destructeur de croyances. A partir de la lecture de

Genet, il est possible de montrer que le rêve de l'homme qui permit l'humanisme est le devenir monstrueux. Je le maintiens. Il est mort et je suis vivant. Genet demeure pour moi une figure, pas la seule, il y en a toujours plus d'une, de cet « homme en lutte contre lui-même » qu'évoque Erasme l'hérétique ; de ce « voyou » ou de « cet animal » que donc est l'homme, ou la femme, dont parle Jacques Derrida. Ou bien encore de l'homme orphelin de son humanité, en quoi j'ai reconnu, après vingt ans, celui que je fus. ■

Hadrien Laroche a publié *Le Dernier Genet* (Seuil, Fiction & Cie, 1997) ; *Les Orphelins*, roman (Allia, 2005). Il publie à la rentrée un deuxième roman, chez Flammarion, *Les Hérétiques*.

Contributions

Philippe Oriol
Philippe Oriol est historien et enseignant à Paris-III. Il est l'auteur de nombreux ouvrages sur le mouvement ouvrier, d'une édition des *Carnets 1899-1907* d'Alfred Dreyfus (Calmann-Lévy, 1998) ainsi que d'une biographie de *Bernard Lazare* (Stock, 2003).

Précision

L'édition de *Chaminadour*, de Marcel Jouhandeau dans la collection « Quarto » chez Gallimard a été préparée et établie par Antoine Jacquot, et dirigée par Richard Millet (« Le Monde des livres » du 14 avril)

Le nom de l'établissement dans lequel l'écrivain italien Alessandro Piperno enseigne la littérature avait été mal orthographié ; il s'agit de l'université Tor Vergata de Rome (« Le Monde des livres » du 7 avril)

Le 22 avril, 370 librairies indépendantes ouvrent leurs portes à la création contemporaine

Les indépendants aux avant-postes

Marie-Rose Guarnieri

La librairie indépendante prend aujourd'hui de plein fouet les conséquences perverses d'un système qui peu à peu altère son essence et restreint son horizon. La logique commerciale de libre-service imposée par les grands groupes, l'impérialisme des best-sellers, ressassés dans les listes et invités dans les émissions, le livre ramené à l'état de produit culturel interchangeable, font planer sur notre métier un brouillard, une révolte, un désarroi, partagé aussi par les éditeurs de création et les écrivains. Ce contexte délétaire écrase tout ce qui permet à un libraire indépendant d'exercer, dans toute ses composantes, son métier et entraîne une désaffection du public.

Nous, libraires indépendants, sommes asphyxiés par le manque de marges accordé par les grands groupes, par le fait qu'on ne salue pas nos efforts et celui de notre personnel qualifié, pour financer un fonds que nous maintenons à bout de bras.

Pourquoi s'évertuer, – alors qu'on va fêter les 25 ans de la loi Lang sur le prix unique du livre –, à maintenir vivant un réseau de librairies indépendantes qui constitue une exception culturelle dans un paysage européen et mondial ?

Si nous voulons continuer d'exercer notre métier comme nous l'entendons, c'est-à-dire préserver le luxe de notre indépendance intellectuelle et entretenir le désir de culture des lecteurs, il nous faut préserver et affirmer nos différences avec les chaînes culturelles. Une librairie indépendante doit savoir générer une

économie viable, saine, et non, comme cela se pratique dans ces espaces, tout sacrifier au profit. Il est vital de distinguer la librairie de conseil, la nôtre, du libre-service culturel. Deux lieux offrant des livres, sauf que les seconds singent les premiers par une communication de vitrine élitiste savamment dosée, qui est en contradiction avec la prolifération de tables entières uniquement dédiées aux meilleures ventes...

A noter que le phénomène est étrangement relayé et renforcé au cours de certaines émissions dites littéraires, par l'annonce claironnante de ces meilleures ventes et le spectacle asphyxiant des mêmes auteurs, toujours : le « bon client » dompté d'avance pour le show de l'animateur.

Je crois qu'une véritable uniformisation du goût, un phénomène de « peoplisation » des auteurs ainsi que l'entrée souveraine des publicitaires dans la République des lettres ont abouti à la mise en avant trompeuse de livres mineurs, d'un point de vue littéraire s'entend, et créé, parmi notre clientèle, une confusion, voire une suspicion, vis-à-vis des écrivains d'aujourd'hui.

La librairie indépendante propose, elle – pour combien de temps encore ? –, un choix à la fois foisonnant et hiérarchisé, hautement subjectif, éclairé, valorisé par une vraie culture, un singulier métier gagné avec le temps. Chacun des 10 300 livres présents sur les étagères de ma librairie a ainsi été pesé, désiré.

Il faut tout de même savoir que c'est un défi économique et intellectuel que de maintenir, chaque jour, un tel fonds (bien plus important que celui d'une

grande chaîne). Et qu'un libraire indépendant est toujours dans l'angoisse d'un grand livre qui lui a peut-être échappé, à la différence des chaînes qui courent après la victoire. Dans cette vie-là, libraires indépendants et éditeurs de création, dépendent l'un de l'autre. Autour des auteurs exigeants et des succès ardu, se nouent des complexités uniques.

C'est dans ce contexte difficile pour tous les acteurs authentiques du livre, que, samedi 22 avril, partout en France,

Une librairie indépendante

doit savoir générer

une économie viable, saine,

et non (...) tout sacrifier

au profit. Il est vital

de distinguer la librairie

de conseil, la nôtre,

du libre-service culturel

370 librairies indépendantes ouvriront leurs enseignes à la littérature contemporaine, dans le cadre de la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur [manifestation orchestrée tous les 23 avril par l'Unesco]. Ainsi ces libraires soutiendront 370 auteurs soumis à cette arithmétique binaire et réductrice qui veut que plus un livre se vend, meilleur il est.

Cette fête de la librairie est née il y a sept ans sous l'impulsion de l'association Verbes, sur un mode spontané. De l'étonnement, de l'agacement, souvent de l'indifférence, l'ont accueillie, venant parfois de

certains milieux éditoriaux, parfois de certains pouvoirs publics soudain frileux devant sa portée politique. Une journée intitulée *Le livre et la rose*. La rose, certes, mais sans les épines, nous a-t-on fait entendre. Or nous revendiquons les épines aussi. C'est que cette journée perturbe la perspective à laquelle on aimerait assigner la librairie : à savoir un simple métier de service consistant à vendre et suivre bien tranquillement – avec de temps en temps le droit d'exprimer son petit « coup de cœur ».

N'y aurait-il pas un snobisme sournois, d'ailleurs, à ne pas accorder volontiers à la librairie l'envergure nécessaire pour penser et mener une action culturelle ? Alors qu'elle le fait chaque jour, en solitaire, dans ses points de vente, qui sont autant d'univers, où elle éclaire, accueille une clientèle qui a besoin d'interlocuteurs fiables.

Ce jeu restreint du merchandising éditorial nous mutile et peut-être plus encore le public dont on voudrait nous faire croire soudain qu'il est composé d'acheteurs bien plus que de lecteurs. C'est pourtant au désir de culture de ce public désorienté que nous avons éprouvé le besoin de répondre, sans tutelle.

Venez nombreux, et recevez également en cadeau notre *Lettre ouverte aux lecteurs qui aspirent encore à la liberté 2*, publiée grâce aux éditions Thierry Magnier et diffusée à 23 000 exemplaires. ■

Pour consulter la liste des librairies participantes : www.sauramps.com Marie-Rose Guarnieri est libraire et membre de l'association Verbes.

AU FIL DES REVUES

« Esprit » fait un tour d'horizon de la « pensée Ricoeur »

Proposer un texte pour la page « forum » par courriel : mondedeslivres@lemonde.fr par la poste : Le Monde des livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13.

PAR l'impressionnante diversité des champs qu'elle balaie, l'œuvre de Paul Ricoeur, dont l'importance est désormais reconnue en France comme aux Etats-Unis, continue de déconcerter, tant il semble parfois difficile d'identifier le fil rouge qui la traverse.

Comprendre une œuvre, disait Hans-Georg Gadamer, le père de l'herméneutique, n'est-ce pas découvrir la question dont elle procède mais qui reste en général dissimulée en elle ?

C'est dire, un an après la mort du philosophe, l'utilité du numéro (mars-avril) que consacre la revue *Esprit* à « la pensée Ricoeur » dont elle fut toujours proche. D'autant qu'à son propos les étiquettes ne manquent pas : manque de radicalité politique, penseur chrétien, historien de la philosophie fort peu original au pays de Derrida, Deleuze et Foucault...

Le dossier fait un sort à ces lectures partiales en montrant combien l'homme, hanté par la question du temps, du mal ou de l'identité, n'a en fait cessé de se confronter aux principaux enjeux

du XX^e siècle. Surtout, cet ensemble a le mérite de focaliser l'attention sur « le philosophe et son dehors ». Comme le relèvent Michaël Foessel et Olivier Mongin dans l'introduction, « Ricoeur est allé sur le terrain des psychanalystes, anthropologues, linguistes, poéticiens, historiens, mais aussi des juristes et des médecins, dans le but de résoudre des problèmes que la philosophie se posait pour elle-même, mais qu'elle était incapable de résoudre par ses seuls moyens. » Et François Dosse, qui publie un *Paul Ricoeur, Michel de Certeau, l'Histoire : entre le dire et le faire* (L'Herne, 142 p., 12 €) de rappeler lui aussi que l'auteur de *Temps et récit* demeure l'un des rares philosophes à avoir réussi à travailler non pas sur les sciences humaines, mais avec elles.

D'où, dans le dossier d'*Esprit*,

une table ronde expressément consacrée à « l'effet Ricoeur dans les sciences humaines », avec, entre autres, les points de vue de François Hartog, Patrick Pharo et Luc Boltanski, tandis que l'éditeur Eric Vigne revient sur ses « accords et désaccords avec les historiens ». D'autres contributions abordent sa réflexion sur la littérature (Fabienne Brugère, Anne Simon), ou encore sur la reconnaissance et la « justice reconstructive » (Antoine Garapon), des thèmes omniprésents dans *L'Histoire, la mémoire, l'oubli* (2000), peut-être son ouvrage le plus controversé.

« Condition d'étranger »

Relevons enfin un inédit du philosophe sur l'exigence éthique d'hospitalité et « la condition d'étranger », un essai qui prend

aujourd'hui un relief particulier. Un seul regret : tant qu'à faire le tour de « la pensée Ricoeur », pourquoi n'avoir pas osé publier ce beau texte de 1984 dans lequel il revenait avec courage sur ce court moment d'égarement quand, en 1940-1941, il participa, de l'oflag où il était prisonnier, aux activités du « cercle Pétain » (*Le Monde* du 22-23 mai 2005). A moins que, pour l'équipe d'*Esprit*, c'eût été commettre là un abominable péché de « vigilance rétrospective »... ■

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE

Signalons également : *Paul Ricoeur, une philosophie de l'agir humain*, de Johann Michel (éd. du Cerf, « Passages », 500 p., 49 €.), un ouvrage qui, sous cet angle, tente de restituer l'unité profonde de sa pensée.

RIVAGES/NOIR
20 ans
600 titres
L'intégralité de la collection à **L'ARBRE A LETTRES**
62 rue du Fg. St. Antoine Paris 12^e
Tél. 01 53 33 83 23

chapitre.com
LIBRAIRE SUR INTERNET
vous cherchez un livre épuisé ?
15 millions de livres
tél : 0892 35 01 00
Internet : www.chapitre.com
Sur place : Le Tour du Monde
29 rue de Condé - Paris 6^e
(RER B Luxembourg)

Un crime en enfer

Dans « La Corde et la Pierre », Arkadi Vaïner, mort en avril 2005, et son frère Gueorgui racontent les purges antisémites à la fin des années 1940 dans un Moscou livré au marasme économique

La vérité romanesque a parfois un temps d'avance sur l'Histoire. L'acte de décès officiel du communisme soviétique coïncide officiellement avec la chute du mur de Berlin en 1989. Pour Arkadi et Gueorgui Vaïner, dans *La Corde et la Pierre*, roman, publié juste après ces événements mais écrit quinze ans plus tôt, cette chute commence en 1978, quand une jeune étudiante juive, Sulamith Guinzbourg, décide de ne plus jouer le jeu du régime. Elle n'accepte plus que sa thèse, consacrée au poète hébraïque Haïm Nahman Bialik, soit considérée comme mauvaise. Elle n'adhère pas à cette célèbre phrase de Karl Marx, « la chimérique nationalité du juif est celle du mercantile et de l'homme d'argent en général », que le régime communiste aura, mieux que n'importe quel précepte du philosophe allemand, suivi à la lettre. Sulamith veut partir en Israël, sur la terre de ses ancêtres, au risque de se retrouver dans un hôpital psychiatrique. Et surtout, crime imprescriptible en Union soviétique, elle veut, avant de quitter ce pays, connaître la vérité en

LA CORDE ET LA PIERRE
d'Arkadi et Gueorgui Vaïner.

Traduit du russe par Pierre Léon. Gallimard, 654 p., 25 €.

dénouant un ultime secret de famille.

Ce secret n'est pas seulement celui d'une fratrie déchirée. Il concerne l'inconscient d'un pays qui n'a toujours pas regardé son Histoire en face. Que cette enquête soit confiée, dans le roman, à un écrivain censuré, alcoolique notoire, Aliocha Epantchine, fils d'un général sanguinaire qui officiait sous Staline, est tout un symbole.

Ce secret, le voilà. La nuit du 13 janvier 1948, à Minsk, Moïssé Guinzbourg, le père de Sulamith, est assassiné, en compagnie du grand acteur juif Solomon Mikhoels, à coups de barre de fer, par la police de Staline. La présence fictionnelle de Moïssé Guinzbourg mise à part, les faits consignés sont tristement exacts. Solomon Mikhoels, directeur du Théâtre juif de Moscou, faisait partie du Comité antifasciste juif. Mikhoels était aussi le représentant officiel de la communauté juive soviétique. Il bénéficia de funérailles nationales de façade. Mais son nom est exhumé

un an plus tard par un rapport du NKVD, qui fait apparaître que le comédien serait le maître d'œuvre d'une vaste conspiration sioniste. En janvier 1949, 144 écrivains juifs sont arrêtés. Parmi eux, Peretz Markish et David Bergelson. La littérature yiddish est bannie le mois suivant. Le 12 août 1952, l'une des nuits les plus noires de l'histoire du peuple juif, relatée ici de manière poignante, les poètes Dovid Hofstein et Itzik Fefer, Peretz Markish, et David Bergelson sont exécutés en compagnie d'une douzaine d'autres écrivains yiddish. L'assassinat de Solomon Mikhoels marquait ainsi le début d'une campagne antisémite sans précédent, dont l'objectif était la déportation et l'extermination totale des juifs soviétiques. Le régime visait les « cosmopolites sans famille ». La dénonciation du prétendu complot des « blouses blanches », stoppée par le mort de Staline, sera le point d'orgue de cette entreprise.

Années terribles

C'est dans une collection, la « Série noire », qui n'aura ici jamais aussi bien porté son nom, que nous parvient en France ce roman phénoménal. Le faire-

part de décès, ici, ce sont ces quatre années terribles, entre 1948 et 1952, où les forces vives du judaïsme russe seront passées de vie à trépas. Le tour de force de *La Corde et la Pierre* est de s'en tenir au seul regard de ses deux protagonistes pour raconter une histoire dont l'ampleur rappelle *Vie et destin* de Vassili Grossman. Il suffit aux frères Vaïner d'un homme, à ce point dégoûté par les horreurs de son régime et de sa famille qu'il en vient à se poster au coin de la rue à la recherche d'un être humain, et d'une femme, décidée à ne pas laisser son identité se fondre dans la grande culture prolétarienne du peuple russe, pour décrypter quarante ans d'histoire russe. « D'après nos critères, j'étais devenu un agent du sionisme, constate Aliocha Epantchine. Peut-être que les gens deviennent des agents du sionisme quand l'immense malheur d'un autre peuple les pénètre, devient leur douleur, et quand ils comprennent qu'ils ne pourront pas décider de leur sort sans avoir tiré la leçon de la vie de ce peuple ? » C'est l'une des leçons de *La Corde et la Pierre* : un grand écrivain est toujours un agent du sionisme. ■

SAMUEL BLUMENFELD



« Le bonheur juif », plaquette illustrée (Moscou, 1925).
MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE DU JUDAÏSME

Staline et le « complot des blouses blanches »

LE DERNIER CRIME DE STALINE. Retour sur le « complot des blouses blanches » de Jonathan Brent et Vladimir P. Naumov.

Traduit de l'anglais par Elie Robert-Nicoud Calmann-Lévy, 410 p., 25 €.

Un écheveau de calomnies, de trahisons et de morts suspects, où les protagonistes sont des ronds-de-cuir ambitieux et sans scrupule, des ministres disgraciés du jour au lendemain, et un dictateur dont l'âge avancé n'a pas émoussé la paranoïa criminel : début 1953, en URSS, tout cela a un air de déjà-vu. Quinze ans après la « Grande Terreur » (700 000 morts entre 1936 et 1938), l'heure d'une nouvelle répression à grande échelle a-t-elle sonné ? Tout semble possible après l'annonce par la *Pravda*, le 13 jan-

vier, de l'arrestation d'une « bande de médecins empoisonneurs » en poste au Kremlin. Ils sont neuf, bientôt quarante, juifs pour la moitié d'entre eux, tous soupçonnés d'avoir conspiré pour assassiner plusieurs dirigeants soviétiques. A leur tableau de chasse figurait notamment Andreï Jdanov, dauphin potentiel de Staline, mort en 1948 à l'âge de 52 ans.

Connue sous le nom de « complot des blouses blanches », l'affaire est fort complexe. Sans en percer tous les mystères, Jonathan Brent et Vladimir P. Naumov aident à comprendre, documents inédits à l'appui, pourquoi Staline a personnellement voulu que le scandale éclate à cette date.

« Campagne antic cosmopolite »

La première raison est connue. Publié un mois après que le maître du Kremlin eut déclaré devant le comité central du parti que « tout juif est un

ennemi potentiel à la solde des Etats-Unis », l'article de la *Pravda* a un but : justifier la radicalisation d'un antisémitisme d'Etat qui, sous l'euphémisme de « campagne antic cosmopolite », vise les milieux culturels depuis le début de la guerre froide. S'agit-il de préparer l'opinion à une « solution finale version Staline » ? Les auteurs le suggèrent, à défaut d'en apporter des preuves définitives. Deux mois plus tard, la mort du dictateur met un terme à cette persécution, et les autorités reconnaissent que les accusations portées contre les médecins étaient mensongères.

La persécution des juifs soviétiques, pourtant, n'est pas le seul objectif poursuivi par ceux qui « révèlent » l'affaire. Pour Staline, les médecins ont forcément bénéficié de complicités au sein de la nomenklatura. La solution ? Purger l'appareil d'Etat de ces traîtres qui sont de mêche avec l'étranger, comme

on le fit jadis avec les « hitléro-trotskistes ». Ici, le comble du cynisme est atteint : Staline aurait été personnellement impliqué dans l'élimination de Jdanov. Autrement dit, des médecins auraient bien conspiré, mais avec l'aval de... Staline. Quatre ans plus tard, celui-ci a tout intérêt à faire porter le chapeau à d'autres pour éliminer ses rivaux du moment et semer la terreur à la tête de l'Etat, bref, pour reprendre la main une ultime fois avant de mourir.

Parfois ardu – c'est au lecteur qu'il incombe bien souvent d'assembler les pièces du puzzle –, le récit de Brent et Naumov est éloquent : « dernier crime de Staline », l'affaire des blouses blanches est l'illustration même d'un système ubuesque où les enquêtes « commencent [ent] par un but politique et finissent [ssent] par la fabrication de "preuves" pour y parvenir ». ■

THOMAS WIEDER

Une nouvelle visite à Janet Frame

Elle a été révélée au grand public en 1990, quand sa compatriote néo-zélandaise Jane Campion a adapté au cinéma son autobiographie sous le titre *Un ange à ma table* (1), et pourtant Janet Frame (1924-2004) n'a rien de ces écrivains dont les livres semblent fabriqués pour devenir des films. Son talent est moins dans les anecdotes, les péripéties, que dans un style poétique, à la ponctuation et au rythme particuliers, dans une attention aux détails, aux atmosphères, dans l'observation minutieuse, frémissante, d'un univers où la folie menace.

La folie, c'est ce qui a failli engloutir Janet Frame, la priver de son destin d'écrivain. Déclarée schizophrène, elle est allée d'hôpital en hôpital pendant huit ans et l'excès d'électrochocs lui faisait perdre la mémoire. Un médecin avait même programmé une lobotomie. C'est la parution, en 1951, du recueil de nouvelles traduit seulement aujourd'hui en français, *Le Lagon*, qui l'a sauvée.

Ces textes brefs, où l'expérience de l'asile est présente, mais jamais sous forme de confession, ont été remarqués et ont reçu un prix littéraire. Les traitements ont été interrompus. Grâce à sa rencontre avec l'écrivain Frank Sargeson, Janet Frame a pu continuer à écrire, obtenir des bourses et voyager. A Londres elle a consulté un psychiatre qui lui a donné un seul traitement : ne pas cesser d'écrire.

Les 24 nouvelles composant *Le Lagon* ont été traduites dans le respect du texte originel – parfois modifié dans les éditions anglaises. Les traductrices s'en expliquent.

Janet Frame fait un usage très personnel de la mise en page, de la ponctuation, « laissant parfois hoqueter la phrase ». Elle « scorie son texte en vue de donner au lecteur la vision d'un monde trouble ».

Le lagon est vaseux à marée basse, ou « remplis de cygnes, comme de tristes navires secrets, secrets et silencieux » ; les petites filles abandonnées se parlent à elles-mêmes, s'imaginant en sœur plus âgée qui refuse de jouer son rôle ; quand on va d'hôpital en asile, d'enfermement en enfermement, on finit comme « une cargaison de je ne sais quoi transbahutée de port en port »...

L'édition française de ce livre propose aussi trois textes autobiographiques de Janet Frame, parus en revues, et une postface de l'une des traductrices, Nadine Ribault, où

PARTI PRIS
JOSYANE SAVIGNEAU

elle raconte de manière émue et émouvante sa visite à Dunedin, en 2002. On avait tenté de la décourager, lui disant que, désormais, la romancière y vivait recluse, déjà atteinte de la leucémie dont elle est morte le 29 janvier 2004. Elle a pourtant été reçue, entraînée dans une étrange promenade, et invitée finalement à découvrir le bungalow bibliothèque. D'une pile posée par terre, Janet Frame a tiré un livre de Jane Austen et a fait ce commentaire : « Un village lui suffisait pour écrire. L'Antarctique, il ne faut pas aller y voir. »

Dans ses textes autobiographiques, cette interrogation sur la relation de l'écrivain à l'espace, au voyage, est très présente : « Si, comme le disait Virginia Woolf dans un de ses essais, l'une des tâches les plus difficiles de l'écrivain est de mouvoir ses personnages d'une pièce à l'autre, on peut se demander pourquoi tant d'écrivains néo-zélandais continuent de se mouvoir, comme leurs personnages, de pays en pays. » A ces « encombrants voyages », Janet Frame a préféré « des descriptions de voyages universels plus sophistiqués, effectués du moi au moi, de la personne à la personne. Les migrations se font moins de pays à pays que de thème à thème ».

Dans *Le Lagon* sont déjà présents les thèmes – la pauvreté, les tragédies familiales, la maladie mentale – dont Janet Frame fera son matériau singulier, souvent terrifiant, en écrivain visionnaire, perpétuellement au bord du gouffre. ■

LE LAGON et autres nouvelles (The Lagoon) de Janet Frame.

Traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande) par Jean Anderson et Nadine Ribault. éd. Des Femmes, 224 p., 14.

(1) Janet Frame a écrit onze romans, cinq recueils de nouvelles, un de poèmes, et son autobiographie. Les trois volumes de celle-ci (dont le titre général est *Un ange à ma table*), *Ma Terre, mon île*, *Un été à Willowglen*, *Le Messenger*, ont été publiés – ou réédités – par les éditions Joëlle Losfeld, où sont aussi disponibles cinq autres livres de Janet Frame.

Roger Grenier

Le temps des séparations
nouvelles

Chacune de ces histoires, gaie ou triste, est racontée comme toujours, chez Roger Grenier, sans élever la voix, comme si le bonheur d'écrire effaçait la peine de vivre.

Gallimard

ZOOM



PÉLAGIE ET LE MOINE NOIR, de Boris Akounine
Deuxième volet d'une trilogie qui mérite de concurrencer le cycle des « aventures d'Eraste Fandorine », *Pélagie et le moine noir* met en scène, aux derniers temps des Romanov, le mysticisme et les terreurs obscurantistes du vieux monde russe comme la soif toute moderne de savoir et la contestation du surnaturel dont la rousse et malicieuse nonne orthodoxe Pélagie, si prompte à se travestir en femme du monde, incarne la vivacité. Par-delà le mystère qui entoure les morts en série d'un pieux ermitage aux marges du monde, c'est une fable sur l'ambition, la folle passion de la science aussi, dont la leçon est autrement grave que le

ton, toujours irrésistible de fantaisie, d'Akounine. A compléter par l'excellent *Couronnement* (traduit du russe par Paul Lequesne, Presses de la Cité, 490 p., 20 €), septième livraison des enquêtes de Fandorine, où les sinistres auspices du début de règne de Nicolas II sont le prétexte à un subjuguant portrait de criminelle et à un jeu avec le lecteur un zeste pervers. Du grand art dans les deux cas. Ph.-J. C. Traduit du russe par Alexandre Karkovski et Odette Chevalot. Presses de la Cité, 432 p., 19,50 €.

L'APPRENTI SECRET, d'Antonio Ramos Rosa

Né en 1924 en Algarve, Antonio Ramos Rosa est l'un des grands poètes portugais actuels. Son œuvre, commencée à la fin des années 1950, est très abondante ; parmi les traductions en français, signalons celle du *Cycle du cheval*, par Michel Chandeigne, en « Poésie/Gallimard ». Sa sensibilité s'exprime dans une quête métaphysique sans cesse reprise, questionnée et contestée. Mais « c'est le réel lui-même que Ramos Rosa a scruté jusqu'à ne plus pouvoir distinguer la vision et le vu », écrivait Eduardo Lourenço. Traduit par Magali Montagné de Carvalho, ce texte en prose, à la fois essai et suite de méditations, d'une vigueur et densité impressionnante, est une adresse, ou invocation, au « dieu du réel » appelant le geste du « constructeur », poète qui fait naître le mot du silence. Ramos Rosa invite le lecteur à un retour sur lui-même où « la conscience s'éclaire dans la transparence de l'autre », comme il l'écrivait dans un poème ancien. P. K. Babel-Editeur. La Métairie Basse. En Froment, 81 200 Mazamet, 94 p., 13 €.

LES DERNIERS JOURS DE MAGLIANO, de Mario Tobino.

Les Derniers Jours de Magliano est né d'une expérience personnelle, car Mario Tobino y raconte la fermeture programmée de l'hôpital psychiatrique de Lucques, dont il fut longtemps le directeur. A la fin des années 1970, l'application de la loi 180, inspirée par le psychiatre Franco Basaglia, entraîna en effet la fermeture des asiles italiens. Dans ce roman construit comme un journal fragmentaire, composé de brèves saynètes et de portraits émouvants, l'écrivain italien disparu en 1991 (qui vingt-cinq ans plus tôt avait déjà consacré un très beau livre à son hôpital, *Les Folles de Magliano*) restitue l'atmosphère de désarroi et de naufrage qui bouleverse la vie de la petite communauté secouée par les nouvelles orientations. A la parution du livre, la ferme opposition de Tobino à la loi 180 et son scepticisme face aux nouvelles approches de la folie furent à l'origine d'innombrables discussions. Au-delà des polémiques, le roman demeure néanmoins comme un précieux témoignage des illusions et des débats passionnés de l'époque, ainsi que de l'attachement du vieux médecin humaniste à ses patients. F. G.

Traduit de l'italien par Patrick Vighetti, éd. La Fosse aux ours, 248 p., 19 €.

LE CHANT DU SABRE, de Kim Hoon

La mort n'est pas seule. Parfois elle croise la route de certains de ses vieux amis, et les accompagne. Condamné à mort, Yi Sun Shin est gracié en 1592 et nommé commandant en chef de la flotte coréenne qui doit affronter les Japonais. Dans un combat inégal où les succès se mesurent au nombre de têtes tranchées, Yi remporte des victoires inespérées. Mais la mort est près de lui, il en reconnaît la présence à chaque instant, dans le parfum d'une femme qu'il a aimée et dans la disparition de son fils. Plutôt que de l'ignorer, la discipline. Il exerce un pouvoir sans partage sur les hommes et pourtant il ne peut rien contre elle. Homme de devoir, il ne se dérobe pas. Roman apparemment épique, *Le Chant du sabre* est un beau récit sur le pouvoir et ses limites. N. C. A. Traduit du coréen par Young Nan Yang Gallimard, 326 p., 22,50 €.

Qu'est-ce qui réunit au grand Ogai, Inoué, Ikezawa et le dernier venu, Horié ?

Une certaine idée du roman

On pourrait qualifier cette littérature de cérébrale. Voilà quatre auteurs, dont les générations recouvrent un siècle entier, et dont les valeurs s'échelonnent évidemment à des degrés divers de la hiérarchie artistique. De Mori Ogai (1862-1922) à Toshiyuki Horié (né en 1964), on est en présence d'une fiction fondée sur la réflexion, la conscience d'écrire, le refus du lyrisme. Qu'est-ce que la littérature ? Où finit le naturalisme ? A quelles conditions peut-on se permettre l'intellectualisme dans le roman ? Ces questions étaient frontalement posées, dans les années 1900, par Ogai – rappelons qu'il s'agit d'un « prénom de plume », par lequel l'écrivain est généralement désigné plutôt que par son patronyme –, en réponse à son contemporain Sôseki.

Un siècle plus tard, Horié, qui, comme Ogai, puise sa culture en Europe, tente de se définir sur ce terrain-là, du roman d'apprentissage. Un jeune traducteur japonais retrouve en Normandie un ami français qui, sous des dehors poétiques et désinvoltes, recèle une obsession familiale de la tragédie (à travers le souvenir de l'Holocauste). Le bref récit de Horié, en dépit d'une structure plutôt serrée, manque parfois de légèreté. Mais il y a dans *Le Pavé de l'ours* (1) un certain mystère, une fois passé l'agacement que suscitent le ton faussement candide et les références culturelles assénées besogneusement : Littre, La Fontaine, Semprun, Bettelheim. Les camps de la mort et le mystère du mal. Les trous noirs de l'amitié, les rencontres troublantes. On sent une intelligence sur ses gardes, une écriture teintée d'humour, mais un peu avara.

Yasushi Inoué (1907-1991) doit sa renommée à des récits intimistes d'une froideur méticuleusement ordonnée, mais aussi à des récits historiques, comme ce *Sabre des Takeda*, paru en 1953 (2). Dans les romans de cette catégorie, Inoué adopte un style détaché, vif, presque mécanique, pour évoquer une époque où les personnages histori-

ques apparaissent comme des marionnettes d'un destin qui les dépasse. Le rythme, extraordinairement rapide, interdit l'émotion, refuse la pause. Reconstituer une guerre de clans en trois cents pages sanglantes, qui ne s'arrêtent qu'au massacre de son principal acteur, cela relève aussi d'une certaine idée du roman, comme peinture des stratégies, des calculs, de la désincarnation. Le cœur ne bat pas.

Natsuki Ikezawa (né en 1945) est des trois le moins ambigu. Ses quatre précédents livres, qui avaient paru chez Picquier, manifestaient déjà clairement la nature de son entreprise : ses intrigues sont des prétextes à une description parascientifique du monde. Il emprunte le langage d'autres disciplines pour dresser un tableau de la planète menacée. Dans les *Singes bleus* (3), une vulcanologue imite, malgré elle, le destin suicidaire de Pline. Les longs dialogues constituent finalement une approche très contournée de la trame. Les personnages sont des porte-parole. Mais est-on dans le roman ?

Théorie de la fiction

Retournons donc à Mori Ogai, l'ancêtre. Brillant, mais moins énigmatique et plus conventionnel que Sôseki, il entre en littérature à son retour d'Allemagne, où il a approfondi ses études médicales. Médecin militaire, il aurait pu être un dilettante, mais s'engage avec ferveur dans le roman. Après des nouvelles autobiographiques, proches de celles de Schnitzler, dont il a l'âge exact, il élabore une véritable théorie de la fiction tout en l'appliquant. Notamment avec ce très curieux *Jeune homme* (4), écho du *Sanshirô* de Sôseki, paru deux ans auparavant.

Son héros n'est pas tout à fait son double, puisqu'il se met en scène lui-même sous un autre nom. Il s'agit d'un apprenti écrivain que trop de questions irrésolues empêchent d'écrire quand il débarque dans la capitale. Ogai, immense lecteur (traducteur et directeur de revue), qui fit connaître au Japon Strindberg, Maeterlinck, Wede-

kind, Hofmannsthal, Weininger, mais aussi Maupassant et Andersen, mène de front narration – le « jeune homme » sent sa vocation littéraire menacée par un tempérament velléitaire et par les tentatives de séduction d'une femme mûre et libertine – et théorisation.

Contrairement à sa nouvelle *La Danseuse* (5), mélodrame passionnant, mais ironiquement édifiant, où l'on retrouve les accents cruels de *Mademoiselle Else* (le personnage féminin se prénomme du reste Elise...), *Le Jeune Homme* convoque des intellectuels (Sôseki apparaît sous le nom de Fûseki et résume les thèses de son essai *Mon individualisme*) et discourt ouvertement de l'art, de la sexualité, de la liberté. Zola, Manet, Huysmans, Ibsen, Nietzsche viennent au premier plan : leurs œuvres y sont très subtilement analysées. Mais, et c'est la grande singularité de ce roman, il n'y a jamais de rupture entre les digressions réflexives et la trame romanesque, car le protagoniste, Junichi Koizumi, veut comprendre quel est son rôle dans ce monde intellectuel. « Il n'y a rien à attendre de quelqu'un pour qui la vie est séparée de l'art ! », s'exclame avec fureur le membre d'un cercle littéraire qu'il fréquente. Et il répond, intérieurement, quelques semaines plus tard, par une question : « Suis-je comme une herbe poussant dans le marais de la décadence, une herbe flottante, tout juste capable de donner naissance à une fleur aussi pâle qu'un rêve ? » ■

RENÉ DE CECCATTY

- (1) Traduit par Anne Bayard-Sakai, Gallimard, 112 p., 12,90 €.
- (2) Traduit par Marie-Noëlle Shinkai-Ouvray, Picquier, 292 p., 19 €.
- (3) Traduit par Yutaka Makino, Actes Sud, 255p., 19,50€.
- (4) Traduit du japonais par Elisabeth Suetsugu, éd. du Rocher, 254 p., 19 €. En librairie le 11 mai.
- (5) Traduit du japonais et postfacé par Jean-Jacques Tschudin, éd. du Rocher, 90 p., 7,50 €. En librairie le 11 mai.

Mo Yan et le récit surprenant, tout à tour shakespearien et vulgaire, d'une agonie La boucherie et l'honneur

Pour satisfaire toutes les curiosités, disons d'emblée que le supplice du santal consiste à enfoncer un pal en bois (de santal) dans le bas du dos du condamné, par le « sillon des céréales » – selon l'expression consacrée. A petits coups de marteau vifs et précis, le bourreau le fait progresser entre la colonne vertébrale et les viscères, en évitant bien sûr de toucher un organe vital. Quand l'extrémité du pal ressort (à la base du cou ou par l'épaule), on attache le supplicié à un arbre et on le laisse mourir. Pour prolonger ses souffrances, on recommande le bouillon de ginseng administré au moyen d'un entonnoir. L'agonie est lente et du plus bel effet : Zhao Jia, bourreau impérial en préretraite, s'en porte garant. Sun Bing, principal responsable de l'émeute contre les maîtres d'œuvre allemands de la voie ferrée du Shandong, endurera le supplice du santal.

Désirs confus

Dans le canton de Gaomi, Meinang, la plus belle femme du pays, voit ainsi Sun Bing, son père, se faire arrêter par son amant, le sous-préfet Qian Din. Son mari, Petit-Jia, est mandé pour assister le bourreau Zhao Jia, son propre père et donc le beau-père de Meinang. Au centre d'une tragédie dont les enjeux historiques (la révolte des Boxers) la dépassent, la jeune femme ouvre le roman par ses imprécations, ses cris, ses pleurs et ses désirs confus de vengeance et de jouissance. Mais dès les premiers mots, l'heureux lecteur de Mo Yan (né en 1956, auteur notamment de *Beaux seins, belles fesses*, Seuil, 2004) comprend que

le dénouement ne variera pas. La suite n'est qu'une immense rumeur, celle des souvenirs et de la parole révoltée, l'immense rumeur de la vie en fuite.

Construit comme un opéra classique chinois, *Le Supplice de santal* explore toutes les formes de l'agonie, celle qui vocifère et celle qui se tait. La langue elle-même se déforme et se défigure, multipliant les boursoufflures douloureuses et les décharnements morbides. Tête de mort nettoyée par les chiens ou gigantesque abcès dégoulinant, le style mêle la métaphysique et le vulgaire, l'accumulation de l'ironie sans détail et le vertige des abandons. Shakespearien plusieurs fois, grotesque par compulsion, le roman joue sur lui-même, sur les excès et les ridicules de ses personnages. La narration chorale, assumée tour à tour par un narrateur équivoque et les différents protagonistes, livre sa galerie d'illusions et de vanités, tirant toujours un peu plus la vie vers la mort, jusqu'à les confondre dans un finale presque laconique, théâtral et expéditif.

Mais c'est l'instrument du supplice qui compte, bien plus que le supplice lui-même, ou sa finalité. Le brouhaha, la contradiction, la superposition des registres devient le vrai moteur du récit, qu'alimentent sans fin les contrastes et les dissonances. L'opéra chinois se réduit à un opéra chat, cacophonie de

miaulements et de sentiments confus satisfaites d'elle-même. Petit-Jia, boucher pathologique, semi-débile et impuisant, pousse de joyeux « miaou » à tout propos. Sun Bing, chanteur finissant à voix de chat, n'est qu'un « théâtral », dont toute la révolte se résume à un concours de barbe avec Qian Ding : c'est à qui a la plus belle, la plus grande, la plus drue. Son engagement auprès des « points de justice », crépusculaire et inutile, n'aboutit qu'à démontrer un peu plus la faiblesse et l'arriération d'un empire chinois tout aussi grotesque et sublime que lui, dans une atmosphère pleine d'ironie salace, d'insultes de fond de verre et de dignités douteuses.

Meinang, passionaria aux grands pieds, fragile et grincheuse, n'est qu'une demi-mondaine à peine courtisane, dont les bruyantes menaces n'ont aucun effet – et dont le corps, « plus sucré que les melons du Nord-Est », raconte autant les ennuis de province que les idéaux médiocres. Cela finit toujours par des étrointes de couloir et des cris de cochons qu'on égorge. Exigeant, vociférant, parfois difficile, *Le Supplice de santal* est un très beau livre de boucherie et d'honneur. Toujours surprenant, jamais facile, le livre brûle parfois un peu les yeux du lecteur. Et pourtant, on ne s'arrête pas de lire : Miaou, miaou ! ■

NILS C. AHL



LE SUPPLICE DU SANTAL de Mo Yan

Traduit du chinois par Chantal Chen-Andro. Seuil, 550 p., 25 €.

Wang Anyi choisit pour décor une énigme : Shanghai La « ville insomniaque »

LE CHANT DES REGRETS ÉTERNELS de Wang Anyi.

Traduit du chinois par Yvonne André et Stéphane Lévêque. Philippe Picquier, 678 p., 23 €.

C'est une musique insistante, souterraine et terriblement oppressante qui se dégage du beau roman de Wang Anyi – comme le chant profond d'une ville, Shanghai, dont la romancière a fait la matière première de son livre imposant. Née à Nankin en 1954 et grandie à Shanghai, auprès de parents eux-mêmes écrivains, Wang Anyi est sans doute l'un des auteurs les plus lus de l'ère post-Mao. L'un des plus commentés aussi. Expédiée à la campagne à l'âge de 16 ans en tant que « jeune instruite », l'auteur a vu sa jeunesse brisée par la révolution culturelle et son cortège de violences. Mais au lieu de se laisser écraser par cette brutalité politique, elle l'a transcendée en devenant un écrivain capable de briser des tabous. Ses personnages, qu'ils surgissent dans des romans ou des nouvelles, savent exprimer des sentiments intimes, notamment en ce qui concerne les relations amoureuses et la sexualité.

Dans *Le Chant des regrets éternels* (titre d'un poème classique de Bai Juyi, au IX^e siècle), Shanghai est la matrice de cette humanité condamnée à souffrir. C'est dans ses ruelles étroites, dans ses échoppes et dans ses cours que se développe l'intrigue d'un roman fleuve (l'ensemble souffre d'ailleurs de certaines longueurs), étendu sur plu-

sieurs décennies. Ts'iyao, la jeune fille puis la femme qui se trouve au centre de l'histoire, n'a pas 20 ans quand s'ouvre le récit, à l'aube de la révolution de 1949. C'est une gamine encore, comme l'héroïne d'*Amère jeunesse*, un autre roman très intéressant de Wang Anyi (Bleu de Chine, 2004). Une gamine qui rêve de cinéma, cette « métaphore de l'existence » et finit par entretenir une liaison dangereuse avec un notable politique, quand survient la tourmente de la révolution culturelle. Obligée de se dissimuler aux yeux des autorités, d'essayer de devenir en quelque sorte invisible, Ts'iyao refait surface au seuil des années 1980, lorsque la situation politique se normalise un peu ; mais le temps perdu l'est à tout jamais.

L'écriture très précise, très ciselée de Wang Anyi, lui permet de rendre compte avec beaucoup de délicatesse des émotions, des angoisses et des hontes de ses personnages. Mais c'est l'évocation de la ville qui est la plus frappante, la description extraordinaire de sa géographie labyrinthique, de ses odeurs, de son « grand bourdonnement », de ses « immeubles d'habitation » dans lesquels on croirait qu'« une armée entière est passée au galop », des « lumières » qui « forment des guirlandes sur les rideaux de mousseline blanche », le long des rues de cette « ville insomniaque ». Encore plus qu'un personnage, Shanghai est un souffle, un monde à soi tout seul, une « énigme non résolue », le miracle d'une certaine continuité, en dépit des retournements politiques et des changements de régime. ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

« Tout sauf un ange », partition à trois voix, à la dimension aussi feutrée qu'intime

Milovanoff, scènes de vie

Il sont trois. Trois personnages. Trois voix plutôt, puisqu'aucun des protagonistes n'est en scène lorsque Jean-Pierre Milovanoff les saisit. Jean-Simon Blaize en sort juste. S'imposant une retraite anticipée, une quarantaine en somme, avance-t-il, content d'un jeu de mots que personne ne remarque. Camarade de lycée de Jean-Simon, Georgio Vilanovitch n'y paraît plus guère, metteur en scène en pleine ascension dont la faveur publique creuse toujours plus l'écart entre lui et ceux qui gravitent autour de l'astre montant. Pour Cora Eden – Joséphine Martignac, pour l'état civil, ce qui devait hypothéquer à ses yeux les chances de réussite – le lien est plus complexe. Comédienne en mal de reconnaissance, elle fut naguère la maîtresse du premier, qui l'avait perdue de vue jusqu'à ce que le second, qui lui offre comme une planche de salut de devenir son assistante, ne la replace sur la route de son ancien condisciple.

Si elle envisage de s'essayer en solo à une carrière d'humoriste, pour l'heure, elle est, comme les deux hommes, en pause. Moins en panne qu'à nu.

TOUT SAUF UN ANGE

de Jean-Pierre Milovanoff

Grasset.

252 p., 18 €.

Pareillement handicapée pour poursuivre sa voie par d'anciennes blessures dont elle ne peut plus se masquer les séquelles. Jean-Simon, le premier, tombe le masque. Déjà, fêtant tristement son départ, il confessait sa vocation à l'échec. « Notre vie mentale fait songer à une cave de vins vieux dont on aurait perdu les clés, alors même qu'on se contente, pour le service, de la piquette du jour. »

En quête d'un havre loin de Paris, il sillonne le haut Gard et la Lozère, mais résiste aux vénéreuses fragrances de la nostalgie qui semble une prémonition d'embaumement. « Chaque habitation où je pénétrais avait son odeur particulière, ici de châtaigne cuite ou de pomme, là de bûches, de laine, d'écorce, de cèpe, de moisissure, ailleurs de miel ou de vinaigre, de fruits secs, de charbon de bois ou de compotes. Je supportais mal ces senteurs posthumes qui rappelaient impudiquement au premier venu les activités et les gourmandises des morts. »

Ses réticences ne tombent qu'en découvrant un improbable relais de poste cévenol, une bastide massive comme une forteresse, jadis « petite maison » vouée à la bagatelle, récemment séjour d'une diva retraitée dont la mort tragique donne au lieu une grandiloquence



Le Vieux Colombier, Paris 1995. CLAUDINE DOURY/VU

théâtrale que le décor accentue encore. « On pénétra dans une vaste pièce rectangulaire aux murs tapissés de tissus pourpres, qui me fit penser à un cabaret aménagé dans la salle d'attente d'une gare de province. Il y régnait une odeur de dahlias et de souris mortes. » Le velours fané des tabourets et la poussière presque voluptueuse des guéridons convainquent le comédien en rupture de scène d'écrire ce théâtre d'ombre. Comme un tombeau baroque – moins un mirage qu'un écran pour rejouer l'amnésie (« Tout le bonheur est dans l'oubli de nos vies ratées ») et l'éternel recommencement (Georgio Vilanovitch qui, en scénographe impénitent, a aidé Jean-Simon à céder à la tentation, ne lui a-t-il pas donné la clé ? « La vie, c'est une suite de débuts... »).

Comme son ancien amant, Cora vit

dans l'orbe du dramaturge. Consentante. « Il n'a pas tardé à découvrir que je possédais les défauts dont il avait le plus besoin : une insouciance qui confine à l'effronterie, un fonds d'optimisme quasi rustique et l'oubli des vexations. » Elle accepte de le servir, vestale vouée au culte du grand homme, factotum corvéable de jour comme de nuit. Qu'elle le pilote dans son improbable carrosse, et le maître, en confiance, manque de se livrer, mais le sortilège se dissipe dès que l'intime pourrait trahir le ressort d'une vie où l'orgueil est un masque bien fragile.

Comme Jean-Simon veut croire à la grâce de son ami (« Il est dit dans le Talmud que les anges traversent le feu sans que leurs ailes brûlent »), Cora, moins naïve, lui ouvre les yeux : « Quand comprendras-tu que Georgio est tout sauf un

ange ? » Comme les messagers divins, il chute cependant. Assumant pleinement d'incarner le dessein théâtral. « La scène nous montre des êtres qui vont tomber : dans le Mal ou dans le Bien, dans la mort ou dans la routine. Et nous aussi nous avançons en somnambules sur un toit sans savoir si c'est pour rire ou pour de bon. De quel côté tomberons-nous, voilà la question. Si vous n'êtes pas capable de tomber de votre haut, ne faites pas ce métier. »

Science du dialogue

Réfugié dans la bastide de son ami, Georgio écrit enfin son secret. Comme il oublie son manuscrit, Jean-Simon découvre par effraction un drame sans représentation. Un père inconnu, une mère qui sort la nuit vendre des fleurs dans les lieux de spectacles et de plaisirs, et l'enfant qui arpente les rues de nuit, attendant minuit et multipliant les rencontres dont il alimentera sa comédie humaine. Sa première mise en scène : une crèche composée de santons qu'il achète à un clochard qu'il a mutilé plus tôt... La source d'une vocation artistique attribuée à un tube de rouge à lèvres tombé du sac d'une inconnue et ramassé sur un trottoir. « A côté de ces objets dérisoires où se concrétisait la poésie secrète des rebuts, il y avait les images que je croyais le reflet d'un monde plus désirable que celui où j'étais forcé de vivre : affiches de cinéma à la dominante rouge sang, ambre et noir corbeau, les couleurs du crime, de la trahison et de la vengeance ; vieux illustrés que je feuilletais à l'étalage d'un soldeur qui tenait boutique dans un couloir ; portraits de stars en couverture des magazines que ma mère ramenait quelquefois de ses tournées dans les cafés. Ces clichés m'ont enseigné la beauté des femmes bien avant que j'aie pu la vérifier. »

Un professeur perspicace le met en garde : « Se mesurer avec ce qui n'a pas de mesure, telle doit être votre voie. Pas d'autre chemin. Vous êtes seul. » Il n'est que les planches qui protègent. « C'est dans la vie, quand on ne joue pas, que les tragédies se produisent. Dès que tu seras sur scène tout ira bien. »

Renouant avec la science du dialogue qui fit le prix de ses dramatiques pour France Culture comme de ses pièces de théâtre, Milovanoff joue parallèlement en virtuose du monologue et donne à ce roman une dimension sonore aussi feutrée qu'intime. Cruelle aussi, puisque c'est un poète, Baudelaire, qui résume le vrai propos de *Tout sauf un ange* : « L'art est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu. » ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

La passion mystique selon Jacques Chessex
La chair est faible, hélas !AVANT LE MATIN
de Jacques Chessex

Grasset, 248 p., 16 €.

Dans le feu, Jacques Chessex sait rester froid. Au cœur de la passion tragique, il garde un humour impassible, une distance. L'érotisme n'est pas, pour lui, motif d'échauffement, mais de littérature. Plongé avec délectation dans le chaudron mystique du catholicisme, marchant sur la frontière incertaine qui sépare – et parfois relie – les émois de la chair et les élans de l'âme, l'écrivain vaudois ne se départit jamais de sa réserve protestante.

L'affaire est donc entendue : Jacques Chessex n'est pas un lubrique qu'un rien ému. Dans ce roman, moins encore qu'ailleurs. Ses lecteurs ne seront pas surpris de le retrouver ici, maniant avec art les instruments d'une passion dévorante, celle de l'abbesse Aloysia Pia Canisia Piller, née dans la basse ville de la très catholique Fribourg le 16 août 1940, morte le 14 octobre 2003 à l'hôpital cantonal de cette même ville. « *Ecrire sur une sainte n'est pas simple, surtout si l'on a entretenu avec elle une relation d'amour charnelle...* » Certes.

Le narrateur a été l'amant de la religieuse. Scandale ? Non, car celle-ci, qui souffrait « d'affreusement » de ne pas être Marie-Madeleine, « savait qu'aucune règle de bienséance ne contient l'élan de l'être vers l'extase ». Radicale, elle professait que « la foi, l'extase ou le témoignage passent par le violent désir, l'exaspération sexuelle, sans aucune limite d'opportunité ou de décence ». Canisia poussa très loin les conséquences de cette conviction, presque de cette foi. Consolatrice des affligés et des miséreux, elle traduisit charnellement son dévouement. Ainsi, avec l'amant obsédé du corps de sa sainte maîtresse, un curieux échange s'accomplit : « *L'étrange, c'est que cette femme est sainte et qu'elle se conduit comme une traînée. Et que cet homme croit s'élever en cédant au seul désir qu'il a d'elle.* »

D'autres péripéties, d'autres personnages, aussi intenses et excessifs, enrichissent ce roman qui prend, surtout dans les dernières pages, une belle dimension onirique, calmement exaltée. Au combat du Bien et du Mal, et à celui de la folie et de la sainteté, qui sont de toujours, Jacques Chessex sait donner une dimension intime et secrète, troublante. ■

PATRICK KÉCHICHIAN

Après Israël et le 9-3, Eli S. embarque le lecteur pour une virée à Los Angeles
Toujours plus à l'ouest

Producteurs et cinéastes de tous les pays, réjouissez-vous. Michaël Sebban a inventé le plus beau des personnages. Il s'appelle Eli S., et ses dernières aventures pourraient bien bouleverser les listes des best-sellers.

On avait déjà croisé ce juif sépharade dans *La Terre promise, pas encore* (Ramsay, 2002 et Pocket). Plein d'illusions, il était parti vivre en Israël après la signature des accords d'Oslo (1993), alors encore prometteurs et aujourd'hui bien lointains. Eli S. découvrirait un pays où l'on travaille douze heures par jour, sans compter les trois ans d'armée et le mois de réserve dans les Territoires. Un pays divisé entre Tel-Aviv, la laïque survoltée, et Jérusalem, « capitale mondiale de la tension ». Bref, un pays où l'on est sommé de choisir son camp. Très peu pour cet ours pas diplomate pour deux shekels, double de Michaël Sebban.

Eli S. rentrait donc à Paris enseigner la philo dans le 9-3, et Michaël Sebban donnait à lire un drôlement grave *Lehaim* (Hachette Littératures, 2004, Pocket 2005) racontant comment, pour tenter d'oublier l'antisémitisme ambiant, il passait ses soirées à boire de l'anisette chez Maurice, tout en rêvant à de belles vagues...

Car Eli S. est aussi un surfeur qui, dès que le temps vire au gris, prend un aller simple pour Biarritz. Là-bas, il oublie tous « les discours de tous ceux qui aimeraient lui faire croire que les choses vont s'arranger », pour se confronter au seul ennemi qui vaille : l'océan. Comme le

dit si bien Eli S. dans le troisième opus qui sort aujourd'hui : « *Il n'y a pas que la métaphysique dans la vie, il y a aussi la géographie.* »

C'est l'hiver à Paris. Dans une feuille de chou, une annonce semble faire de l'œil à notre Eli S. déprimé. On cherche un cuisinier oriental à Los Angeles. Une semaine plus tard, il se retrouve au pays de John Fante et de Digital Underground. Eli S. hallucine : « *On peut le répéter à l'envi, c'est comme dans les films. Les avenues, les maisons, chaque panneau, chaque trottoir. C'est la première chose qui m'a frappé, les films américains sont des documentaires.* »

En cuisine, Eli S. fait des merveilles, et le « Petit Oran » devient bientôt le nouvel endroit branché. Toutes les stars se précipitent, même si certaines réclament, West Coast oblige, du couscous allégé. N'ayant pas peur du ridicule – surtout quand il est facturé à ce prix-là –, Eli S. invente le carpaccio de merguez, la farandole de piments doux et autres attrape-artistes. Jusqu'au jour où il est viré.

C'est que la vie n'est pas toujours facile dans ce pays où l'on prend un avocat pour obtenir la garde alternée d'un chien, et où certains milliardaires

trouvent *so chic* d'être kabbalistes, alors que le premier quidam venu est prêt à se jeter sous une voiture pour récolter le jackpot en justice. Eli S. découvre alors un univers « sans socle, vide », et des hommes sans foi ni loi : « *On ne se retrouve pas en Californie. On y échoue. Comme les éléphants de mer sur le sable du Pacifique.* » Lui qui ne demandait que sa part de soleil et de tranquillité, va de nouveau être pris en flagrant délit de désillusion.

Eli S. est certes un gars « cool » et « funny », mais c'est surtout un être qui aspire à « *y voir clair au fond de la caverne* ». Et celui qui rêve encore à une terre promise qui n'existe peut-être pas se retrouve une fois de plus confronté à l'océan. Et de fantasmer sur Tahiti : « *De l'eau claire et transparente et du soleil toute l'année (...). Un short et deux paires de tongs. Une pour la semaine et une pour le shabbat. Ça serait pas bien, ça ? Et en plus, on y parle français.* »

A force d'aller toujours plus à l'ouest, notre juif errant finira peut-être par rejoindre « *l'endroit où tous les chemins convergent, où le soleil se lève. Jérusalem* », mais ça, c'est une autre histoire... ■

EMILIE GRANGERAY



KOTEL CALIFORNIA, de Michaël Sebban

Hachette Littératures,
« La Fouine », 18 €.Un roman saisissant d'Isabelle Rossignol
Une enfance bafouéeSALE LINGE
d'Isabelle Rossignol

Ed. Joëlle Losfeld, 90 p., 10,09 €.

Au sortir de la lecture de *Sale linge*, sixième livre d'Isabelle Rossignol, le premier réflexe est de dire : « *Ames sensibles s'abstenir !* », tant la noirceur du propos, la violence, la crudité à dépeindre la misère sociale et sexuelle sont fortes. Au point de nous entraîner non seulement au bord de l'effroi, mais aussi du dégoût et de la nausée. Sauf qu'à parler ainsi, on risquerait d'éloigner les lecteurs d'un roman (inspiré d'une histoire réelle) aussi saisissant que bouleversant. Et d'une écriture concise, incisive, âpre, sans concession, sans faux-semblants qui se tient loin de tout misérabilisme ou de tout pathos. Au plus près d'une conscience et d'un corps – thème de prédilection de la romancière – qui s'éveillent dans le chaos d'une enfance et d'une adolescence violentées, d'une féminité bafouée, salie.

Cette conscience, c'est celle de Murielle, une adolescente élevée dans le silence, les injures, les coups parfois quand les mots se refusent... Une misère crasse saisit le lecteur dès les premières pages. L'auteur le fait pénétrer dans ce petit pavillon de Longjumeau, aux meubles et aux murs gras et gris. Comme l'eau de vaisselle qui sert à cuire les nouilles. Comme le fond du lavabo où stagne l'unique gant de toilette, à

l'odeur douteuse, qui sert à toute la famille. Comme enfin l'atmosphère rance, saturée de non-dits, de paroles ébréchées où s'engluent, chaque jour un peu plus, des êtres qui depuis longtemps ont démissionné d'eux-mêmes. A commencer par Jean, le père, ouvrier à l'usine Citroën, qui aligne chaque soir près de la télé ses deux bouteilles de vin, quand il ne laisse pas sa paye au café du coin. Et Alice, la mère, qui passe ses journées à confectionner des brassières lorsqu'elle n'améliore pas l'ordinaire en réparant les dégâts des « *bonshommes* » qui ne pensent qu'à « *limer* ».

Au milieu de ce spectacle pitoyable, Murielle navigue entre la peur, l'humiliation, la haine de l'un, la fuite éthylique de l'autre, à la recherche d'un geste de tendresse, d'une parole de douceur. D'une issue dans cet horizon strié de noir et de rouge... Un temps sur le chemin de l'école, elle pensera l'apercevoir à travers les caresses étranges d'un homme qui diffuse à travers son corps une chaleur inédite.

Et puis arrive le jour où une tache de sang va l'obliger à rompre le silence ; à se rapprocher de cette mère qu'elle hait ; à entrer à son tour dans le cycle des femmes ; à mettre maladroitement des mots sur des interdits, des tabous, des mystères. Comme celui qui se joue dans la chambre close où va l'inviter sa mère, pour une leçon aussi terrifiante qu'édifiante, qui hantera longtemps l'adolescente. Et avec elle, le lecteur. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

Il y aura un siècle, le 12 juillet, au terme de douze ans de combat pour faire reconnaître son innocence, le capitaine était réhabilité. Et triomphait un principe d'équité civique

Dreyfus, cent ans de certitude

L'AFFAIRE DREYFUS

sous la direction de Michel Drouin.
Flammarion, 800 p., 29 €.

HISTOIRE DE L'AFFAIRE DREYFUS

de Joseph Reinach
Edi Robert Laffont, « Bouquins », 2 vol. sous coffret
de 1 234 et 1 180 p., 60 € l'ensemble.

Nous entrons en cette année 2006 dans le troisième temps fort de la célébration dreyfusienne. Après 1994 – qui ne célébra certes pas l'injuste condamnation de l'innocent, mais commémora le début de l'Affaire –, après 1998, qui marqua le centième anniversaire du célèbre « *J'accuse !...* » d'Emile Zola lancé à la « une » de *L'Aurore*, 2006 sera l'année de la célébration de la fin de l'Affaire, celle de l'innocence reconnue, de la justice enfin rendue, de la réhabilitation pleine et entière du capitaine Alfred Dreyfus.

Deux colloques se sont déjà tenus : un premier organisé par l'École des hautes études en sciences

sociales, du 23 au 25 janvier, et un deuxième à Rennes, du 23 au 25 mars, coorganisé par le Musée de Bretagne et la Société internationale d'histoire de l'affaire Dreyfus (<http://www.sihad.com>). On annonce, pendant l'été et à l'automne, une journée d'études organisée par le CRIF et un colloque à Mulhouse. Et avant ces deux derniers événements aura lieu, le 19 juin, une journée de célébration à la Cour de cassation, dans la salle même où, le 12 juillet 1906, fut rendu l'arrêt réhabilitant Dreyfus.

Si, du côté de l'édition, l'actualité est, quantitativement, moins spectaculaire qu'à l'occasion des deux rendez-vous passés de 1994 et 1998, elle est tout aussi passionnante. Elle est essentiellement marquée par deux publications et une réédition attendue : la deuxième édition de *L'Affaire Dreyfus*, dictionnaire publié sous la direction de Michel Drouin, la reprise de l'indispensable *Histoire de l'affaire Dreyfus* de Joseph Reinach et la première biographie du capitaine Dreyfus, due à Vincent Duclert (voir ci-dessous).

L'Affaire Dreyfus de Michel Drouin est la réédition mise à jour de *L'Affaire Dreyfus de A à Z* publiée en 1994. S'ouvrant sur un énergique précis de l'Affaire qui, en un peu plus de cent pages, résume l'événement, il propose des portraits d'individus et de groupes et quelques focus sur les legs : l'Affaire à l'étranger, pays par pays, et quelques mises au point sur l'Affaire au cinéma, l'Affaire à l'école, etc. Enfin, il se ferme sur une très abondante bibliographie, 1 128 références, augmentée dans cette réédition des publications de la période 1994-2006, dont le nombre impressionnant indique bien la vivacité des études dreyfusiennes.

Drouin peut l'écrire dans son avertissement à cette nouvelle édition : « *guide et instrument de travail* », son ouvrage a pour « *vocation de renseigner immédiatement et rigoureusement aussi bien le simple curieux que le chercheur qualifié* ». « *Une somme* », en effet.

On ne reprochera pas au Drouin d'avoir privilégié tel acteur et d'avoir oublié tel autre. L'ambition ne fut jamais ici d'atteindre l'exhaustivité et sans doute fallut-il faire des choix au sujet desquels on trouvera toujours à redire. Et s'il est bien un dictionnaire, par le principe même de son organisation et de l'utilisation qui peut en être faite, il demeure avant tout un guide et un guide des plus précieux. Quant au dictionnaire, exhaustif – si

tant est que cela puisse être possible à partir d'un corpus ouvert –, il faudra encore attendre un peu : le premier volume, 1 500 des 4 500 pages annoncées, devrait paraître sous peu chez Honoré Champion.

Autre publication d'importance, la réédition, dans la pratique collection « Bouquins », des sept volumes (six volumes et un volume d'index) de *L'Histoire de l'affaire Dreyfus* due à Joseph Reinach. Elle permet non seulement à tous d'avoir accès à ce texte fondamental mais encore de rendre un peu justice, grâce à l'éclairante introduction d'Hervé Duchêne, à qui l'on doit cette heureuse initiative, à ce grand oublié de l'Affaire – Reinach fait partie, comme le rappelle Duchêne dans son introduction, des oubliés du Drouin.

Effort d'impartialité

Joseph Reinach, on le sait, fut un des principaux acteurs de l'Affaire et, avec ce monument, son premier historien. Et cette histoire, écrite à chaud, pendant l'événement, avant même de savoir ce qu'en serait l'issue – les 5 premiers volumes, du procès de 1894 à celui de Rennes, cinq ans plus tard, furent publiés entre 1901 et 1905 –, demeure un ouvrage fondamental. Certes, les erreurs y sont nombreuses, les partis pris parfois aussi et certaines lectures d'épisodes de l'événement très personnelles. Mais cela importe peu si on le sait et qu'on restitue le texte de Reinach dans son contexte en gardant à l'esprit qu'il est aussi le point de vue d'un acteur et non celui d'un observateur désengagé. Et pourtant, quel effort d'impartialité quand on sait, comme on ne l'ignore plus aujourd'hui, les dissensions qui firent voler le camp dreyfusard après la grâce du capitaine en 1899 !

Mais cette impartialité, les intéressés ne surent pas toujours l'estimer justement. Ainsi en fut-il de Labori, l'avocat de Zola – comme le souligne, en de très bonnes pages sur la genèse de l'ouvrage, Hervé Duchêne –, dont la réaction fut pour le moins vive et qu'on pourra compléter ici avec un manuscrit demeuré en grande partie inédit et qui devrait faire l'objet d'une édition sous peu : « *M. J. Reinach a surtout voulu faire sa propre apologie au détriment de tous ceux qui ont gardé vis-à-vis de lui et de sa coterie ou de sa race leur indépendance d'opinion ou leur indépendance d'action. (...)* » Ou encore : « *Celui-ci a écrit un pamphlet contre le colonel Picquart. C'est ce juif, profondément juif de caracté-*



rière, d'esprit, d'ambition, de politique, ce juif qui a amené l'affaire Dreyfus dans le sens juif, ce juif dont le coreligionnaire Dreyfus doit tant à Picquart, dont la "nation" a tant profité de l'affaire Dreyfus, etc. »

Une riche actualité, donc, et qui laisse présager que les études dreyfusiennes ne sont pas qu'une affaire de commémoration. Les années à venir devraient encore nous offrir quelques importantes publications. ■

PHILIPPE ORIOL

L'« Affaire »

Arrêté en octobre 1894 pour avoir livré des renseignements militaires à l'attaché allemand en poste à Paris, au vu d'une expertise graphologique peu probante, le capitaine Alfred Dreyfus (1859-1935) fut sommairement jugé par le conseil de guerre, condamné à la dégradation et à la déportation (le 22 décembre 1894). Cet officier issu d'une famille juive alsacienne semblait le bouc émissaire idéal pour un état-major soucieux de préserver le vrai coupable et aidé par la flambée d'antisémitisme qui gagne alors l'armée comme la presse. L'engagement de politiciens et d'intellectuels (Zola lance son « *J'accuse* » en janvier 1898) conduit à la révision du procès de l'officier, emprisonné en Guyane depuis 1895. Mais, à Rennes, Dreyfus est à nouveau condamné pour préserver l'armée (1899). Gracié par le président de la République, il est pleinement réhabilité le 12 juillet 1906.

Une biographie rend justice au soldat méconnu

ALFRED DREYFUS L'honneur d'un patriote de Vincent Duclert

Fayard, 1 280 p., 30 €.

Un coup d'œil même rapide sur la bibliographie qui ferme l'ouvrage de Michel Drouin permet de mesurer l'ampleur des études dreyfusiennes. Des centaines d'ouvrages sur l'Affaire elle-même, tel aspect, tel courant, tel acteur et un nombre plus important encore d'articles. Ces études, qui ont pris plus d'importance encore depuis le centenaire de 1994, invitent pourtant, quand on veut les considérer dans leur ensemble, à la réflexion. Rien, jamais, à l'exception peut-être d'un modeste ouvrage publié en 2001 par Sébastien Falletti (1), n'a été consacré, pour lui-même, au principal personnage de l'Affaire, son premier protagoniste et sans doute son seul « héros » : Alfred Dreyfus.

Certes, Michael Burns avait donné une importante biographie familiale (2) et nous connaissons la parole de Dreyfus lui-même grâce à trois ouvrages, deux volumes de souvenirs et un de correspondance : *Cinq années de ma vie*, les *Carnets* et la récente correspondance croisée, due à Vincent Duclert, entre Dreyfus et son épouse Lucie (3). Mais Alfred Dreyfus demeurerait une ombre, un prétexte. Décidément, l'affaire Dreyfus était bien devenue l'Affaire, faisant disparaître celui qui lui avait donné son nom, une affaire, pour reprendre le titre de l'ouvrage fondamental de Marcel Thomas, « sans Dreyfus » (4).

Il aura fallu attendre cette dernière commémoration, celle de la réhabilitation, pour que fût enfin publiée – ce qui semble-t-il n'avait jamais paru constituer une nécessité aux yeux des nombreux spécialistes de l'Affaire – une biographie de Dreyfus.

Vincent Duclert, professeur à l'EHESS et maître de conférences à l'ENA, qui s'impose comme le grand spécialiste de l'événement, nous donne, avec son *Alfred Dreyfus, l'honneur d'un patriote*, un fort volume qui est cette première biographie et, bien sûr, beaucoup plus que cela : une autre histoire, à travers Alfred Dreyfus, de l'Affaire et, plus largement, une réflexion sur la période, la République et l'institution militaire.

Les apports de ce formidable travail sont importants. Sans aucunement les

Vincent Duclert

On peut faire confiance à Vincent Duclert, rigoureux connaisseur de l'affaire Dreyfus, lorsqu'il conclut, à la veille de la commémoration de la réhabilitation du capitaine, que l'épisode a « *révélé un principe fondamental d'exigence civique et d'égalité sociale dont l'histoire reste à faire* ». Pourtant, en marge de la biographie qu'il signe aujourd'hui,

il décline son savoir avec une aisance et une sûreté didactique qui livrent déjà de précieux jalons de cette « *histoire à faire* ». Outre le clair et synthétique « *Repères* » dont il propose une édition actualisée (*L'Affaire Dreyfus*, La Découverte, 128 p., 8,50 €), il signe pour Larousse un superbe album dont le texte est à chaque double page mis en écho avec

une iconographie soignée et pertinente. Comme l'Affaire, événement qui « *marque l'entrée de la France dans le XX^e siècle* », est envisagée jusqu'au centenaire de son terme, cette introduction s'impose comme la référence « *grand public* » de la commémoration (*Dreyfus est innocent ! Histoire d'une affaire d'Etat*, 240 p., 35 €. En librairie le 3 mai).

de l'événement qui bien malgré lui le précipita dans le plus terrible des cauchemars, mais encore on y apprend qu'il ne fut pas le figurant de son histoire mais bien son principal acteur : « *C'est Dreyfus et nul autre qui a rendu possible le combat pour la justice, il s'en est fait un devoir et un honneur.* »

Autre apport essentiel, Vincent Duclert nous permet de mieux connaître les années de détention à l'île du Diable (1895-1899). Grâce au fonds jusqu'alors pour ainsi dire inexploité du Centre des archives d'outre-mer – archives dont Michel Drouin travaille à une édition –, Duclert nous montre dans le détail la résistance, le refus qui furent ceux de Dreyfus et l'incroyable obsession sécuritaire des ministères successifs.

Assimilé et assimilationniste

S'il n'y avait qu'une seule critique à faire au travail de Vincent Duclert, ce serait celle d'avoir été pour le moins allusif sur la question de la judéité du capitaine. Certes, il faudrait plutôt parler d'israélité et sans doute Dreyfus, qui lui-même n'en parla pas, est-il, au plus haut point, un exemple de ce que pouvait être, en cette fin de XIX^e siècle, un israélite, assimilé et assimilationniste. Mais il eût pu être intéressant de se pencher plus précisément sur cette appartenance, dans un premier temps uniquement, et d'une manière strictement minimale, confessionnelle et bientôt plus profonde, historique et aussi culturelle. Un judaïsme, qui, comme avaient voulu le voir en trois temps distincts Bernard Lazare, Julien Benda et Maurice Blanchot, pouvait – en partie, selon eux – expliquer la résistance du capitaine...

Une nuque raide...

Mais si la question est importante et mériterait vraiment qu'on se penche dessus, elle ne demeure pas essentielle au regard de ce travail réellement enthousiasmant. Et suivons Vincent Duclert jusqu'au bout et jusque dans sa proposition : « *Il est [...] temps de remettre un peu de vérité dans la Cité. L'œuvre de biographie se veut une étape dans la restitution du savoir historique et sa transmission publique. La mise au Panthéon de Dreyfus ne serait-elle pas aussi le moyen d'une réparation mémorielle en même temps que le ressort de la diffusion des idéaux civiques dans la société ? Cette proposition forte est légitime du point de vue historique. Elle repose sur les conclusions de cette entreprise biographique inédite. Elle souligne aussi la nécessité de repenser, en ce début de XIX^e siècle, la notion de "grand homme national".* » ■

PH. O.

(1) Alfred Dreyfus (*Hatier*, « *Figures de l'histoire* », 2001).

(2) Histoire d'une famille française : les Dreyfus, l'émancipation, l'Affaire, Vichy (*Fayard*, 1994).

(3) Cinq années de ma vie (*La Découverte*, 1994 ; préface de Pierre Vidal-Naquet, postface de Jean-Louis Lévy, réédition de l'édition Maspéro de 1982, elle-même reprise de l'édition Fasquelle, 1901 et 1962) ; Carnets 1899-1907 (*Calmann-Lévy*, 1998 ; préface de Jean-Denis Bredin) ; « *Ecris-moi souvent, écris-moi longuement...* ». Correspondance de l'île du Diable (*éd. Mille et une nuit*, 2005 ; préface de Michelle Perrot).

(4) L'Affaire sans Dreyfus (*Fayard*, 1961).



Le capitaine Dreyfus se rendant au conseil de Guerre pour son second procès, à Rennes, en 1899. COLLECTION SIROT-ANGEL

Jean Jaurès, le verbe et la justice

RALLUMER TOUS LES SOLEILS
de Jean Jaurès

Textes choisis et présentés
par Jean-Pierre Rioux,
Omnibus, 960 p., 28 €.

Sept juillet 1898. A la Chambre, le ministre de la guerre, Godefroy Cavaignac, cite pour la première fois plusieurs documents qui accablent Dreyfus. Les députés sont convaincus : unanimes, ils votent l'affichage du discours. L'affaire qui empoisonne le débat public depuis le retentissant « J'Accuse » d'Emile Zola, le 13 janvier, semble close. Pour beaucoup, c'en est fini des espoirs de révision. Dans ses *Souvenirs sur l'Affaire* (1935), Léon Blum lui-même avoue que ce soir-là, il s'est laissé aller au découragement. Pas Jaurès.

Dès le lendemain, il se lance dans une réfutation méthodique des thèses de l'accusation, démontrant que ces prétendues « preuves » ne sont en réalité que des faux grossiers. Une longue série d'articles paraît dans *La Petite République*, le quotidien socialiste dont il assure la codirection depuis sa défaite aux élections législatives de juin. A l'automne, ces textes sont rassemblés dans un volume intitulé *Les Preuves*. A ceux de ses camarades socialistes qui lui reprochent de remiser au second plan la lutte des classes et la défense des ouvriers, de perdre son temps (pensez ! un bourgeois, un officier, un juif...), il rétorque : « [Dreyfus] n'est plus un officier ni un bourgeois : il est dépouillé, par l'excès même de son malheur, de tout caractère de classe : il n'est plus que l'humanité elle-même, au plus haut degré de misère et de désespoir qui se puisse imaginer. »

Les Preuves n'est pas le texte le plus important de l'immense œuvre écrite et orale du député de Carmaux, dont Jean-Pierre Rioux a rassemblé, dans cette anthologie, les principaux morceaux de bravoure. Il n'a pas l'ampleur théorique de son long discours au Congrès de Toulouse, en 1908, ni le lyrisme désespéré de ses derniers appels à la paix, quelques

heures avant d'être assassiné, au soir du 31 juillet 1914. C'est pourtant, dans le cours de l'Affaire, un élément décisif. Et aussi le manifeste d'une pensée à la fois utopiste et concrète, résolument collectiviste et farouchement indépendante.

Organisé chronologiquement, *Rallumer tous les soleils* permet de suivre pas à pas la construction de cette doctrine. On lit d'abord quelques lettres du jeune normalien à son condisciple Charles Salomon, alors que naît et s'affermite en lui la passion de la politique (« *J'ai été empêché de t'écrire plus tôt par un retour de paresse épistolaire, par un très gros froid qui m'a abattu un peu la semaine dernière, et enfin par le vif et actif intérêt que j'ai pris ces jours-ci à la politique locale* »). Puis se dessine la doctrine originale de ce républicain acharné, souvent critique envers le marxisme, apôtre d'un socialisme émancipateur qui respecterait pleinement les droits de l'individu : « *Plutôt la solitude avec tous ses périls que la contrainte sociale : plutôt l'anarchie que le despotisme quel qu'il soit* », professe-t-il en 1895.

Mais ce qui frappe encore le plus reste sans doute la formidable éloquence qui se déploie dans ces pages. Professeur de civisme optimiste et débonnaire quand il s'exprime devant des lycéens, Jaurès devient un orateur féroce au milieu des militants, et plus encore dans l'enceinte de la Chambre des députés.

A la tribune, sa parole est un flot, un torrent dont il est bien difficile d'extraire un mot saillant, une « petite phrase ». Les longues digressions succèdent aux formules lapidaires, les professions de foi aux démonstrations philosophiques. Clemenceau le moquait, s'amusant que dans ces discours, « *tous les verbes sont au futur* ». Mais personne ne niait sa force de conviction et son efficacité.

Art de la période

Porté par une langue limpide et un art de la période du plus pur classicisme, le discours s'écoule au rythme d'un crescendo qui laisse bien souvent l'orateur épuisé, à l'heure de conclure. « *J'aime le monstre Jaurès, qui, de retour à sa place, fume encore* », s'attendrissait un de ses plus grands adversaires, le très catholique Albert de Mun...

On pourra regretter la minceur de l'appareil critique qui accompagne cette anthologie. Ainsi, l'introduction aux *Preuves* oublie de préciser que Jaurès ne fut pas un dreyfusard de la première heure, et que, avant d'embrasser cette cause, il avait réclaté la mort pour l'officier coupable de trahison. De même, les débats qui agitent le mouvement socialiste ne reçoivent pas toujours les éclairages nécessaires (l'évolution des syndicats ou des bourses du travail, les divergences des multiples chapelles socialistes...). Mais ce volume a l'immense mérite de donner à lire quelques pages exemplaires d'un art qui semble aujourd'hui tombé en désuétude : l'éloquence politique. ■

JÉRÔME GAUTHERET

Rappelons que les tomes 6 et 7 des *Cœuvres* de Jean Jaurès édités par Eric Cohm, qui sont en cours de publication chez Fayard, sont consacrés à « L'Affaire Dreyfus » (2001). Signalons également *Laïcité et République sociale*, textes présentés par Gilles Candar autour de la séparation des Eglises et de l'Etat (Le Cherche Midi, 240 p., 15 €), et la livraison double des *Cahiers Jaurès* consacrée au même sujet (Société d'études jaurésiennes [29, rue Danton 92240 Malakoff], n° 175-176, 144 p., 9 €).

PH.-J. C.

(1) *Tous deux* préfacés par Stéphane Audouin-Rouzeau (Ed. Viviane Hamy, « bis », 384 p., 10,55 € et 288 p., 18 €).

Léon Werth, l'esprit libre

L'INSOUMIS
Léon Werth 1878-1955
de Gilles Heuré

Ed. Viviane Hamy, 336 p., 20 €.

Chroniqueur et témoin capital de la France de la première moitié du XX^e siècle, Léon Werth n'a rien dit de l'affaire Dreyfus. A suivre cependant les engagements aussi courageux que périlleux qu'il prit jusqu'à la fin de sa vie, il est frère de ces premiers champions qui exigèrent la vérité contre le mensonge d'Etat – aussi s'indigne-t-il de l'imposture des *Lettres françaises* qui couvrent les crimes stalinien lors de l'affaire Kravchenko (1949) et ne peut pas ne pas songer au capitaine sacrifié lorsqu'il stigmatise la trahison intellectuelle de Claude Morgan et Pierre Daix : « *Cette sorte de mensonge a – si l'on peut dire – ses lettres de noblesse.* »

A plus de 70 ans, l'homme ne désarme pas. Irréductiblement libre jusqu'à la plus radicale solitude. Robert Denoël ne lui refusait-il pas, dix ans plus tôt, un manuscrit, *Conscience 38*, tout en le couvrant d'éloges : « *On ne peut qu'être frap-*

pé par le ton de ces pages, qui est véritablement un grand ton. Partout, l'on retrouve votre marque personnelle, généreuse et désabusée, qui donne à vos considérations et à votre témoignage un accent si particulier. (...) Malheureusement, votre position est la plus ingrate qui soit. Vous êtes un homme seul et votre pensée, par là même, devient très difficile à définir. Je crains fort que le lecteur ne puisse vous suivre et qu'il ne trouve pas dans ce recueil ce qu'on appelle, communément, un message. »

Vivacité de plume

Pour conjurer cette fin de non-recevoir, l'éditrice Viviane Hamy se bat depuis plus de quinze ans, imposant aussi bien *La Maison blanche*, un premier roman nourri de l'expérience de Werth à l'hôpital à la suite d'une maladie qui manqua l'emporter, et qui frôla le Goncourt en 1913, que *33 jours*, témoignage de l'exode de 1940, *Déposition*, journal tenu dans le même temps, que Lucien Febvre, son voisin à Saint-Amour dans le Jura, tint aussitôt pour un document fondamental, *Cochinchine*, qui stigmatise la « *bêtise coloniale* » avec une vivacité de plume et d'esprit aussi terrible que

rafraîchissante, *Clavel soldat* et aujourd'hui *Clavel chez les majors* (1), deux brûlots antimilitaristes parus dès 1919 qui constituent l'implacable réquisitoire contre la guerre, la barbarie et la stupidité humaine. Homme blessé, Léon Werth observe l'imbécile boucherie de la Grande Guerre avec la ténacité douloureuse d'un Diogène cherchant un homme avec le faible concours d'une lampe de poche dans les ténèbres des tranchées.

Sans doute son grand ami Antoine de Saint-Exupéry, dont il a laissé un portrait précieux, a-t-il perçu cette inconcevable douleur de l'idéaliste sans illusion, réfractaire absolu, lorsqu'il lui a dédié son *Petit Prince* (« *A Léon Werth quand il était petit garçon* »). De *Caserne 1900* aux *Impressions d'audience* d'un journaliste qui couvrit le procès Pétain en 1945, il faudrait tout (re)lire pour mesurer la solitude du moraliste dont l'œuvre, irrécupérable, dérange encore.

C'est ce qu'a fait Gilles Heuré pour tenter d'imposer enfin la belle figure de cet observateur impitoyable, qui disparaît presque oublié, le 13 décembre 1955. *L'Insoumis* est moins une biographie qu'une lecture de l'œuvre d'un témoin

d'exception, dont l'historien journaliste donne à comprendre la vraie force, cette probité morale absolue qui en fait un contemporain si dérangeant encore. Le fils d'un commerçant en drap de Remiremont – Werth est né dans le bourg vosgien en 1878 – devenu le secrétaire d'Octave Mirbeau, autre grand « *irrégulier des lettres* », qui le tenait pour un « *fauve* » et préface son premier roman d'un définitif : « *Il est violemment, il est brutalement un pauvre homme d'aujourd'hui...* », fut certes un critique d'art avisé et redouté, un lecteur féroce et un chroniqueur d'exception, mais avant tout le champion de l'engagement « *contre* » : anticlérical, antimilitariste, anticolonialiste, antistalinien aussi. De quoi désespérer de toute récupération...

A l'heure où le désenchantement a besoin de son inextinguible énergie, Werth peut être un modèle. Un rôle qu'il récuserait, mais le lecteur aussi a droit à l'insoumission. ■

ZOOM

« DREYFUSARDS ! »

Souvenirs de Mathieu Dreyfus et autres inédits présentés par Robert Gauthier
Initialement accueillis en 1965 dans la collection « Archives », créée chez Julliard par Pierre Nora, les *souvenirs* du « *frère admirable* » – l'expression est de Joseph Reinach qui eut partiellement connaissance de ce témoignage exceptionnel lorsqu'il composa sa monumentale *Histoire de l'Affaire Dreyfus* – reparassent à l'occasion du centenaire de la réhabilitation de son cadet, le 12 juillet 1906. Composés après la grâce présidentielle accordée

par Emile Loubet (1899) et quasiment achevés avant le point final de l'Affaire, ces *souvenirs*, livrés presque à chaud, ne parurent pas avant la mort de Mathieu (1930), soucieux sans doute de ne pas raviver un brasier dont les passions ne demandaient qu'à reprendre. Si on déplore l'absence totale d'actualisation quatre décennies après la première parution du travail de Gauthier, le document est toujours majeur et d'une lecture indispensable. *Ph.-J. C.*
Gallimard, « Folio Histoire » n° 140, 352 p., 6,40 €.

LA FRANCE DE DREYFUS, de Jean-Denis Bredin
Paru en 1983 chez Julliard, *L'Affaire* de Jean-Denis Bredin est une classique. Repris en

coédition par Fayard en 1993, ce grand récit est aujourd'hui présenté complété de la biographie de Bernard Lazare (1865-1903), conteur symboliste, critique et polémiste à la sulfureuse réputation d'anarchiste, qui fut l'un des premiers soutiens de Mathieu Dreyfus (*Bernard Lazare. De l'anarchiste au prophète*, Fallois, 1992). Une excellente occasion pour croiser les approches, fresque et monographie, et mieux saisir la complexité des enjeux du « *moment Dreyfus* ». Sur Lazare, on pourra prolonger la lecture avec l'autre biographie qui signa chez Stock, en 2003, Philippe Oriol. *Ph.-J. C.*
Fayard, « Les Indispensables de l'Histoire », 1008 p., 22 €. En librairie le 17 mai.

DIX-HUIT ANS DE BAGNE,

de Jacob Law
Alors que le prisonnier de l'île du Diable avait donné au baigné de Cayenne un regain de notoriété, un autre détenu, Jacob Law, arrivé un an juste après la réhabilitation de Dreyfus, pour avoir, par conviction anarchiste, perpétré un attentat place de la République à Paris, va purger là une peine de quinze ans sans jamais accepter le jeu de compromissions et de trahisons qui fait de cette société carcérale un monde hors des lois. « *Le but du gouvernement n'est pas de corriger l'homme mais de le faire disparaître.* » Dans ce lieu de mort, « *l'homme meurt par la monotonie, par la faim, par les punitions* ». Contre cet « *assassinat* », Law, avec la chanson comme « *arme pour*

lutter contre la folie », stigmatise la lâcheté générale et l'indignité des surveillants, « *pour la plupart des ivrognes, des fous, des lâches, des criminels* ». Comme il accuse : « *Honte à la France d'admettre un pareil régime !* », on comprend qu'il fut, dès la publication de son brûlot aux éditions libertaires de l'Insurgé (1926), expulsé du pays. On perd alors sa trace. Reste son texte, accablant. *Ph.-J. C.*
Egrégories éd. [7, boulevard de la Liberté 13001 Marseille], « Petite bibliothèque du malséant », 112 p., 11 €.

VAURIENS, VOLEURS,

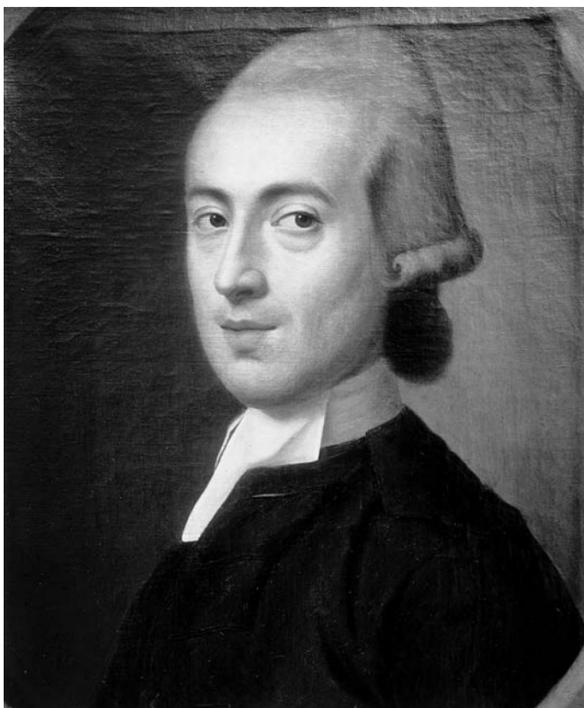
ASSASSINS, de Raymond Hesse
Œuvre d'un magistrat, écrivain et bibliophile à ses heures, ce bref roman paru en 1926

imagine une grève du syndicat des criminels pour faire pression sur la société vertueuse qui méconnaît son poids économique et social, rappelant que sans méchants il ne saurait y avoir de gentils. Une pochade irrésistible contre les bien-pensants, comme un soutien à l'anarchiste Law. *Ph.-J. C.*
Finitude, « Utopies », 80 p., 12 €.

Signalons aussi la réédition, enrichie d'une postface inédite portant sur les années 1993-2005, de l'essai de Pierre Birnbaum, paru en 1993, *La France aux Français. Histoire des haines nationales* (Seuil, 432 p., 24 €) et qui observe depuis la fin du XIX^e siècle l'affrontement de communautés imaginaires, les citoyens et les croyants.



Edmund Burke (1723-1792), en 1771. AKG



Johann Gottfried Herder (1744-1803), en 1775. AKG



Hippolyte Taine (1828-1893), en 1890. AKG

Tout n'est pas de la faute à Rousseau

Dans une somme considérable, Zeev Sternhell reprend et amplifie son étude sur les racines de la droite révolutionnaire

Infatigable lecteur, enseignant hors pair, l'historien israélien Zeev Sternhell n'a pas son pareil pour faire découvrir des ouvrages rarement ou peu ouverts. Notamment ceux qui composent le grand récit qu'il poursuit, depuis son exhumation minutieuse dans les années 1960, avec l'œuvre de Maurice Barrès, des sources de la droite révolutionnaire et du fascisme. Mais avec ce dernier livre, qui s'inscrit pleinement dans le sillage d'une histoire des idées décriée, estime-t-il, en France au nom d'un sociologisme de mauvais aloi, on ne se confronte plus seulement aux romanciers ou aux publicistes marginaux (Sorel, Valois, Soury, et tant d'autres) qui faisaient la saveur de ses premiers ouvrages, heureusement nourris d'abondantes citations. Les auteurs qu'il aborde aujourd'hui occupent dans l'histoire de la philosophie une place majeure, sinon centrale.

Une confrontation qui est mise au service d'une réhabilitation engagée des « Lumières franco-kantienne », définies par le culte de l'universalisme et de l'autonomie de l'individu. Cette tradition s'incarnerait politiquement dans la civilisation issue de la Révolution des droits de l'homme. Ses grands noms restent, aux yeux de Sternhell, Voltaire, Rousseau, Montesquieu et Kant, qu'il faut cesser de n'aborder

qu'à partir de leurs zones d'ombre (l'antisémitisme de l'auteur de *Candide*, les impasses de la morale kantienne, la fascination de Rousseau pour la souveraineté contraignante pour les citoyens, fût-ce comme « volonté générale », etc.).

Le véritable objet de la somme de Zeev Sternhell porte sur la contestation de cet héritage par la constitution d'un corps alternatif de doctrine, dont on peut suivre le cours « du XVIII^e siècle à la guerre froide ». L'originalité du propos consiste à montrer que de Giambattista Vico à Isaiah Berlin, contrairement à une conception bien enracinée, les anti-Lumières ne représentent en rien une réaction aux excès de la Terreur d'abord, au volontarisme révolutionnaire ensuite. Celles-ci se forment instantanément comme le projet d'une « autre modernité », d'une « culture des contre-Lumières » dont les deux pères spirituels discutés à presque toutes les pages de ce volume foisonnant, fruit de six années de travail, ont pour nom l'Anglo-Irlandais Edmund Burke (1729-1797) et le pasteur allemand Johann Gottfried Herder (1744-1803).

LES ANTI-LUMIÈRES Du XVIII^e siècle à la guerre froide de Zeev Sternhell

Fayard, 582 p., 28 €.

Zeev Sternhell n'y va pas de main morte avec ses sources. Le problème, ici, naît de ce qu'à la différence des maîtres à penser du nationalisme intégral que furent Barrès et Maurras, ces philosophies n'ont pas seulement nourri un totalitarisme meurtrier ni allumé les incendies du XX^e siècle. Le refus des valeurs universelles peut se faire au nom du pluralisme. La croyance dans l'importance des communautés constitue aussi un correctif à la solitude de l'homme plongé dans une réalité dominée par la technique, et une certaine forme de relativisme et même l'historisme (pour qui la seule essence de l'individu consiste dans son inscription dans la particularité d'une histoire collective) ont alimenté un conservatisme libéral qui a largement survécu aux apocalypses contemporaines.

L'auteur le sait et l'on sent que sa stigmatisation s'adresse moins aux adversaires déclarés du rationalisme qu'en réaction à la séduction qu'ont exercée depuis la chute du communisme, notamment auprès de certains intellectuels français, comme François Furet, les « contre-Lumières molles ». Explicitement, Sternhell vise par-là la pensée du philosophe d'Oxford Isaiah Berlin, grand admirateur de Herder et du romantisme allemand et pourfendeur de Rousseau, ou celle, moins diffusée, de l'historien Jacob Talmon qui pensait, dans les années 1950, déceler dans le jacobinisme la matrice du totalitarisme. Implicitement, on s'imagine qu'entend dans son champ d'opération aussi les modernes ou post-modernes théoriciens du pluralisme ou du communautarisme, comme le philosophe canadien Charles Taylor, qui laisse de Herder une tout autre image, ou l'Américain Michael Walzer. Pour l'auteur de *Ni droite ni gauche* (Fayard, 1983, réédité en 2000), la pensée radicalisée de la diversité est menacée par le relativisme et l'irrationalisme.

« Autre modernité »

Est-ce pour cela que tout en faisant des néoconservateurs les derniers tenants de cette « autre modernité », il passe bien vite sur la pensée et le personnage d'un Leo Strauss qui, lui, proposait en guise d'alternative aux Lumières du XVII^e et du XVIII^e siècle la possibilité d'« autres Lumières », comme celles du Moyen Âge, conciliant la foi et la raison au lieu de les opposer.

Mais Sternhell – et là gît l'un des caractères à la fois passionnants et contestables de ce travail – fait fi de l'universalisme que peuvent également caractériser des visions religieuses du monde. Il les minimise dès lors qu'il les surprend à l'œuvre chez Burke,

Herder ou Berlin (juif pratiquant et sioniste) parce qu'elles dérangent le tracé rectiligne qu'il dessine de la critique des Lumières à une conception organiciste et relativiste de la société.

Pour lui, parce qu'elles sont un moment d'authentique rupture avec la théologie, les Lumières ne sont pas une conception exportable en d'autres temps ni époque que le siècle qui porte leur nom. Si le conservatisme laïc mais respectueux des croyances a bien une place dans cette fresque sous-tendue par l'idée que seul le socialisme démocratique est l'héritier légitime du libéralisme, chez Tocqueville par exemple, cette tendance s'étiole à l'en croire philosophiquement dès le milieu du XIX^e siècle pour donner place aux adeptes du darwinisme social dont Taine ou Renan sont les figures éminentes.

Tout polémique qu'elle se présente, l'entreprise sternhellienne demeure profondément stimulante par les questions qu'elle amène à se poser sur l'histoire d'une dérive qui met en constellation le rejet de Descartes par Vico et le déclinisme d'Oswald Spengler. Et plus souterrainement, par les quelques étincelles d'admiration communicative qu'il laisse, çà et là, échapper pour les tenants d'une contre-culture qu'il était parti pour maudire. ■

NICOLAS WEILL

L'Europe des antiLumières

Violence archaïque, crime de masse, pulsion génocidaire : l'esprit européen a ses territoires noirs. Avec *Europe, une passion génocidaire. Essai d'histoire culturelle* (Mille et une nuits, « Essai », 464 p., 20 €), Georges Bensoussan propose une « archéologie intellectuelle » de la catastrophe européenne. Dans le sillage de Léon Poliakov et d'une historiographie qui s'intéresse davantage aux représentations qu'aux pratiques sociales, Bensoussan part à la recherche des idéologies et des schémas mentaux qui ont mené au pire : le vieil antijudaïsme chrétien mais aussi la barbarie coloniale, la « brutalisation » collective née de la Grande Guerre et l'hygiénisme raciste des années 1930. C'est une tout autre Europe qui apparaît au terme de cette vaste enquête généalogique : un continent où l'exécution des Lumières mine en permanence les certitudes de la raison comme les douces illusions du progrès.

Prison de la santé

La santé, vous êtes pour ou contre ? Si l'on posait pareille question, chacun hausserait les épaules. Il nous paraît inconcevable, en effet, qu'on ne désire pas ce bienfait, qui est le plus simple et le plus fondamental. Tous les humains, universellement, désirent conserver la santé, ou la retrouver s'ils l'ont perdue. Voilà qui constitue une évidence, peut-être aveuglante. Nul ne songerait pourtant à la combattre ou même à la critiquer véritablement. L'affaire est donc entendue. Circulez, il n'y a rien à voir...

Imaginons qu'intervienne à présent une sorte de perturbateur, un homme qui demanderait, par exemple : « La santé, mais qu'appellez-vous donc ainsi ? Qu'est-ce exactement ? Le silence des organes ? La vie la plus longue possible, sans souffrir ? Ou bien le maximum de jouissance, d'exubérance, de créativité, au risque de la brièveté la plus intense ? Y a-t-il, d'ailleurs, une seule santé ? Ou plusieurs ? Par qui sont-elles définies, quand et comment ? Est-ce une affaire individuelle ou sociale ? Une question médicale, ou bien philosophique ? »

On reconnaît aisément ce genre de questionneur, qui empêche l'indifférence de s'installer, réveille l'étonnement, affûte les problèmes. Philosophe est son nom habituel. Celui-ci n'a que 33 ans, mais déjà à son actif deux ouvrages originaux, l'un sur l'histoire du barbelé, l'autre sur les zoos humains (1). En choisissant cette fois d'interroger la santé, cette grande évidence devenue sans question, Olivier Razac confirme sa capacité à choisir comme objet de réflexion ce que tout le monde connaît mais que personne ne creuse. C'est bon signe. Son livre est fort stimulant, même s'il risque de paraître ardu à bon nombre de lecteurs.

Le fil directeur peut se formuler simplement : les principales caractéristiques de ce que nous appelons « la santé » ont une date de naissance. Elles sont apparues à un moment donné de l'histoire médicale et sociale. Ainsi l'idée de l'équilibre diététique, de la santé comme résultat d'un certain régime de vie, se forme-t-elle d'abord dans l'école d'Hippocrate, puis se consolide dans la médecine antique pour subsister

jusqu'à nos jours. Le modèle énergétique, lui, est moderne : concevoir la santé comme une quantité d'énergie à ménager, à économiser, à prolonger par tous les moyens nécessite les acquis de la thermodynamique. Un troisième pas est franchi avec l'instauration, contemporaine, du « système de santé », où l'emportent les impératifs

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

collectifs, où triomphent la médicalisation et le contrôle social généralisés.

Toutefois, l'objectif d'Olivier Razac n'est pas d'écrire une histoire des représentations de la santé. Il cherche au contraire à montrer comment, dans chacun de ces trois moments exemplaires, des conceptions philosophiques se sont différenciées des représentations médicales. Dans l'Antiquité, face à la sécurité et au

bien-être organique, les stoïciens privilégient la santé de l'âme. Ils prétendent, certes, guérir ses maladies, et comparent leurs interventions à celles des médecins. Leur santé philosophique n'en est pas moins fort différente : il ne s'agit pas de se préserver des accidents et des épreuves (maladie du corps, souffrance), mais de les transformer en expériences de sagesse. Pour le médecin, la maladie est un défi, éventuellement une défaite. Pour le stoïcien, c'est un matériau, éventuellement le lieu d'une victoire.

Il en va de même plus près de nous. Au XIX^e siècle, Nietzsche s'oppose à la conception de la santé comme économie d'une énergie impersonnelle. La « grande santé » est pour lui constituée de conflits et d'expérimentations, de dépenses plutôt que de rétentions. Elle est création d'intensités nouvelles, et non préservation de forces impersonnelles. Dans une inspiration analogue, Foucault et, plus encore, Deleuze opposent la vitesse désirante du « corps sans organes » au système de contrôle biopolitique actuel. A chaque moment,

des philosophes ont donc esquissé d'autres possibilités que celles offertes par la santé triste, précautionneuse, bêtement raisonnable.

Cela ne signifie pas pour autant que cette santé banale et sans histoire soit méprisante. Au contraire, nous continuons tous à la vouloir, bien évidemment. Mais la question se complique, et devient intéressante, quand on entrevoit les limites de cette sécurité semblable à une forteresse, et la perspective d'une santé autre, aventureuse, créatrice, expérimentatrice et, bien sûr, risquée. Doit-on choisir la sécurité ? Le risque ? Rêver d'une impossible combinaison des deux ? L'embarras a remplacé l'évidence. Un philosophe est passé. ■

LA GRANDE SANTÉ d'Olivier Razac
Climats, 312 p., 19 €.

(1) *Histoire politique du barbelé. La prairie, la tranchée, le camp (La Fabrique, 2000) ; L'Écran et le zoo. Spectacle et domestication, des expositions coloniales à Loft Story (Denoël, 2002).*

Une nouvelle traduction rend accessible le plus long et le moins lu des dialogues platoniciens, « Les Lois »

Platon et la récolte des poires

Trois hommes âgés cheminent. Ils sont en bonne forme, malgré le poids des ans. La preuve : dans la journée, par un chaleur de fin juin, en Crète, ils marchent plus de 40 kilomètres ! De quoi vont-ils parler, pendant tout ce temps ? Des lois à promulguer pour qu'une cité soit excellente. Le sujet convient : ce sont des gens d'expérience, et l'on établira bientôt, non loin, une nouvelle colonie.

LES LOIS de Platon

Nouvelle traduction, introduction et notes de Luc Brisson et Jean-François Pradeau, GF-Flammarion, Deux tomes, Livres I à VI, 466 p., 9,80 €. et Livres VII à XII, 432 p., 11,80 €.

Au lieu des étincelants développements dont il est coutumier, il n'aurait aligné ici, à perte de vue, que réglementations tatillonnes et philosophie terne, crépusculaire et désenchantée. Cette mauvaise réputation a souvent détourné l'attention d'un texte dont la longueur avait déjà de quoi effaroucher.

Sans doute ne retrouve-t-on pas ici, au fil des répliques, la puissance spé-

lative de *La République* ou du *Politique*. Mais ce souci de comparaison est justement ce qui égare. Mieux commencer par s'en défaire, si l'on veut rencontrer cette œuvre – bien plus originale, cohérente et forte qu'on ne le pense d'habitude. Dans un premier temps, on cessera donc de se demander si *Les Lois* complète, conteste ou simplement illustre les principes posés ailleurs. On peut alors commencer à découvrir, dans la traduction fluide de Luc Brisson et Jean-François Pradeau, une très singulière entreprise, sans équivalent en son temps.

Codification méticuleuse

« Jamais le travail qui consiste à instituer des lois n'a été correctement mené », dit l'Étranger d'Athènes au cours du dialogue. Il s'agit bien d'accomplir enfin cette tâche essentielle, et sans rien négliger. Voilà ce que vise Platon, avant tout, dans cette codification méticuleuse : instituer les lois qui permettront aux hommes, femmes et enfants de mener tous ensemble l'existence la meilleure possible. Cette manière de dire est à entendre aussi bien au sens physique qu'au sens moral : l'ensemble des lois doit assurer la santé corporelle et garantir la « vertu tout entière », autrement dit une vie humaine vraiment réussie, conforme à notre nature. Mais comment ?

La réponse ne va pas de soi, on s'en doute. Car rien ne peut être laissé au hasard. Pas même, par exemple, la récolte des fruits d'automne. Le chaos menacerait, en effet, si chacun commençait à goûter les raisins ou les



figues avant l'équinoxe d'automne. Des amendes sont prévues pour ceux qui passeraient outre, et ce n'est évidemment pas le même tarif si l'on consomme ses propres fruits ou ceux du voisin. La règle n'est pas non plus

identique pour tous les fruits. Pour les pommes et les poires, moins essentielles que les raisins, il est possible d'en dérober sans être déshonoré, bien qu'il soit permis aussi de repousser celui qui se livre à ce genre de larcin, à condition de ne pas le blesser. L'étranger de passage, en revanche, peut cueillir ce qu'il veut, au titre de l'hospitalité.

Ces détails peuvent surprendre, et paraître incongrus. Ce qui s'y révèle est pourtant essentiel. On y voit transparaître des conditions sociales, économiques, juridiques de la Grèce classique transfigurées à la façon de Platon. On constate surtout que la réalisation collective de la vertu exige l'énoncé d'innombrables règles. Car il ne s'agit pas simplement d'exhorter au bien. Il convient de façonner les désirs, heure par heure et geste par geste.

Voilà pourquoi on trouve ici des considérations sur tous les aspects de la vie : partage du sol, échelle des fortunes (de 1 à 4, pas plus), âge du mariage, procréation, gymnastiques, fêtes, repas en commun. Entre autres, et sans oublier quelques étrangetés qui valent le détour, comme la surveillance des unions sexuelles par un comité d'inspectrices qui se réunissent quotidiennement pour faire le point, la rééducation des impies dans une « maison du retour

à la raison », la mise à mort des athées récalcitrants, ou l'interdiction des comiques et des mendiants.

On aura compris que *Les Lois*, qui peut se lire comme un traité de philosophie politique et de philosophie du droit, peut aussi être considéré comme le premier manuel de totalitarisme appliqué. Même si le terme est anachronique, il s'agit bien de conditionner les citoyens, de contrôler leurs goûts (musicaux, poétiques, esthétiques), de diriger leurs comportements les plus intimes, de ne rien laisser en dehors de l'emprise de l'État. Pas même une poire.

Comme il se doit, les intentions sont les meilleures du monde, la vertu toujours soulignée, le bonheur commun pris pour guide. En fin de compte, ce que Platon fut le premier à enseigner par l'exemple, avec la plus impitoyable cohérence et la plus terrible rigueur, c'est que vouloir construire le bien fabrique l'enfer. L'utopie produit un monde étouffant. La leçon a mis finalement beaucoup de temps à nous parvenir. Ce fut une longue marche. ■

R.-P. D.

Signalons également *Médiation et coercition. Pour une lecture des Lois de Platon*, d'André Laks. Septentrion, Cahiers de philologie, 196 p., 16 €.

Un pari savant et un succès populaire

Entre 1987 et aujourd'hui, « GF-Flammarion » a publié tout Platon dans une nouvelle édition à la fois populaire et savante

Après plus de vingt ans de travail, 27 volumes disponibles, les efforts conjugués d'une dizaine de traducteurs, et au total plus de 800 000 exemplaires vendus, l'édition complète de Platon au format de poche, dans la collection « GF-Flammarion », vient de s'achever avec la publication des deux volumes de la nouvelle traduction des *Lois*.

Voilà une réalisation unique en son genre, et véritablement exemplaire. Le pari consistait à publier directement en poche des traductions nouvelles, conformes à la fois aux exigences de l'érudition et de la lisibilité pour un large public. Il s'agissait aussi de réunir,

en un volume de coût modique (de 3,60 à 11,80 €), pour chaque œuvre une introduction et des notes, une bibliographie et des index, tous nourris des derniers travaux de recherche.

Ce pari fou, savant et populaire à la fois, est aujourd'hui gagné. Cette édition permet aux étudiants et à tous ceux qui le souhaitent un accès complet à l'œuvre multiforme de celui qui fut, pour la philosophie occidentale, à la fois le père fondateur, l'inventeur des règles du jeu, l'architecte des édifices principaux. De ce point de vue, même les adversaires les plus résolu de Platon sont en quelque manière ses enfants.

Cette belle aventure éditoriale a été portée, chez Flammarion, d'abord par Louis Audibert, récemment disparu,

puis par Monique Labrune, qui travaille à présent au Seuil, et aujourd'hui par Sophie Berlin. Parmi les traducteurs et commentateurs, Luc Brisson (CNRS) a joué depuis le début un rôle essentiel, avec à ses côtés Monique Canto-Sperber, Jean-François Pradeau, Michel Narcy, Monique Dixsaut, Catherine Dalimier, Frédérique Ildefonse et d'autres encore.

La réussite commerciale est aussi au rendez-vous. Parmi les meilleures ventes : *Gorgias*, 316 000 exemplaires, suivi d'*Apologie de Socrate* (237 000), *Ménon* (150 000), etc. Le vieux Platon en habits neufs se comporte mieux en librairie que bon nombre de romanciers et d'essayistes. Il faut imaginer Socrate heureux. ■

R.-P. D.

Un « Dictionnaire des utopies » se lance sur les traces des théoriciens de l'idéal Cartographie du rêve

C'est avec 73 universitaires que les coordinateurs de cette exploration d'une notion vouée à l'idéal et au possible remontent le temps et analysent les idées de ces théoriciens de la marge qui, de Thomas More à Guy Debord en passant par Walter Benjamin, semblent plus que jamais objets de méfiance, depuis que tant de rêves ont été dévoyés en totalitarismes ou terrorismes religieux. Qu'est-ce que l'utopie ? Les auteurs se refusent à donner une définition à ce dont ils ont voulu respecter la multiplicité d'interprétations, et qui est le domaine du non-lieu, dispersé dans une multitude de sites, « souvent à l'écart de l'ordre dominant », et généralement « en dissonance avec les idées majoritairement partagées ».

« Fille de son temps »

Ils n'hésitent pas à consacrer plusieurs articles à la même entrée afin de préserver le pluralisme des approches, ainsi du féminisme, dont on nous invite à saisir les nuances selon qu'il est américain, anglais ou français.

Gilles Deleuze et son retour aux étymologies, sa micropolitique

et sa perception du concept, Jacques Derrida et sa théorie de la déconstruction, Michel Foucault et sa certitude qu'il n'y a pas d'utopie qui ne soit « fille de son temps », pas de libérations sans remise en cause des rap-

ports de pouvoir, pas de devenir ou de « dehors » qui ne passe par une nouvelle pratique de la liberté, sont de ces penseurs qui apparaissent dans cette troisième édition, rejoignant le communisme de Babeuf, la fusion des peuples rêvée par Las Casas, le messianisme de Lazaretti, la relation avec autrui prônée par Emmanuel Levinas, le « catéchisme national » préconisé par Saint-Simon, Campanella et sa *Cité du soleil*, Fourier et son phalanstère, Ernst Bloch et son « principe espérance ». L'ouvrage rappelle logiquement qu'il n'y a pas d'exploration de l'utopie sans étude de ses grands penseurs.

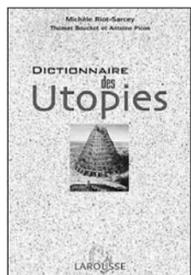
Mais l'équipe mise en place par Michèle Riot-Sarcey ouvre son champ d'études au-delà de ces philosophes du pays de nulle part et du nulle part ailleurs. Elle se penche par exemple sur les sciences et techniques,

mai 68, la contre-culture, internet et les arts, de l'architecture à l'opéra (avec cette fois une entrée « danse »). Elle intègre les romanciers, les contre-utopies d'Aldous Huxley et de George Orwell. S'intéressent à ce que l'utopie souhaite au corps (jouer de l'orgue avec les doigts de pieds, posséder un « archibras », sorte de queue longue de 144 vertèbres, selon Fourier).

On a l'exemple des excitantes perspectives ouvertes par ces approches dans l'entrée « cinéma », que Jean-Louis Comolli analyse comme une « machine à réduire l'altérité sans la congédier » (voir King

Kong), un instrument de renaissance (projection de corps de fantômes), irruption du hors-champ, culte de la part d'ombre, besoin d'intégrer le leurre dans un réalisme artificiel. Pierre Vilar démontre, dans l'entrée « surréalisme », comment ce mouvement a voulu surmonter « l'idée déprimante du divorce irréparable de l'action et du rêve », et bouleversé la vie quotidienne, les contrôles du désir. Tout aussi pertinentes sont les approches du « voyage » comme naturalisation des explorations imaginaires d'un Cyrano de Bergerac, ou d'un Swift, du « somnambulisme » comme état accoucheur de projets de sociétés plus égalitaires et plus fraternelles. On apprend à ce propos que les discours de médiums sont largement créés par des femmes, et par conséquent attentifs aux problèmes du corps, de la famille, de l'éducation, de l'égalité entre les sexes. Une démarche que le souci d'équilibre entre les auteurs étudiés et entre les universitaires sollicités ne respecte pas. Preuve peut-être que la « parité » (qui n'est pas répertoriée) est une utopie elle aussi. ■

JEAN-LUC DOUIN.



DICTIONNAIRE DES UTOPIES, sous la direction de Michèle Riot-Sarcey, Thomas Bouchet et Antoine Picon

Larousse, 296 p., 20 €.

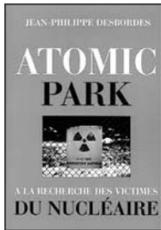
J.-B. Pontalis

Frère du précédent

"Comment affronter l'idée de fraternité ? Comment comprendre ce mécanisme familial étrange qui réunit autant qu'il sépare deux individus nés de la même mère ?"
Michèle Gazier, *Télérama*

Gallimard

ZOOM



ATOMIC PARK. A la recherche des victimes du nucléaire, de Jean-Philippe Desbordes. Tchernobyl est le surgissement

le plus spectaculaire des dysfonctionnements multiples de l'histoire nucléaire. L'auteur détaille comment les essais nucléaires français ont irradié nombre de soldats, comment les Etats-Unis ont pratiqué des injections de plutonium sur des cobayes ignorants, et souligne que la maintenance des centrales nucléaires reste une source d'irradiation de « sous-traitants » mal contrôlés. Le « choix du silence » de l'Etat pour imposer le nucléaire se traduit aujourd'hui, selon l'auteur, « par un retour de bâton, un retour du refoulé ». H. K. Actes Sud, 528 p., 23,90 €.

TCHERNOBYL MON AMOUR, de Chantal Montellier. Comment la bande dessinée peut-elle aborder Tchernobyl ? En forçant le trait, puisque le sujet est lui-même énorme. C'est le parti pris par Chantal Montellier, qui tisse, sur la trame d'un scénario simple, une vision cauchemardesque des retombées de la catastrophe. Donc, une journaliste parisienne enquête sur l'événement, dont elle ne connaît rien, et découvre un complot visant à en cacher les conséquences. Le récit mêle l'histoire documentaire aux émotions et aux souffrances provoquées par la catastrophe. La référence au Boulgakov du *Maître et Marguerite* explique l'intention : Tchernobyl apparaît comme un déraillement de l'univers rationnel vers l'absurde. H. K. Actes Sud BD, 130 p., 22 €.

RETOUR DE TCHERNOBYL, de Jean-Pierre Dupuy, « Les conditions qui rendent le nucléaire sûr sont-elles compatibles avec les règles de base qui fondent une société démocratique, transparente et juste ? » L'auteur en doute fortement, à l'examen de Tchernobyl et de son interprétation par la communauté nucléaire. H. K. Seuil, 180 p., 9 €.

Signalons, sur lemonde.fr, une rétrospective multimédia « 1986-2006 : la catastrophe de Tchernobyl ».

Récits et analyses, vingt ans après, sur une catastrophe toujours en devenir

Le spectre de Tchernobyl

TCHERNOBYL, RETOUR SUR UN DÉSASTRE, de Galia Ackerman

Buchet-Chastel, 178 p., 14 €.

LES SILENCES DE TCHERNOBYL, sous la direction de Galia Ackerman, Guillaume Grandazzi, et Frédérick Lemarchand

Autrement, 312 p., 19 €.

Le souvenir de Tchernobyl s'est longtemps estompé dans le brouhaha de l'actualité : noyé d'abord dans le naufrage de l'URSS, enfoui aussi par l'espèce d'insouciance qui a marqué les années 1990, il n'était plus qu'un événement parmi d'autres. Mais, alors que le libéralisme se prend à douter de lui-même, que la crise écologique s'accroît, l'accident de Tchernobyl prend avec le temps un relief indiscutable, dont une série de livres s'attachent à penser la singularité. Ils s'inscrivent dans le sillage d'une œuvre de haute volée, *La Supplication*, par laquelle Svetlana Alexievitch avait redonné une humanité bouleversante à la catastrophe (JC Lattès, 1998).

Sorti de l'indifférence plutôt que de l'oubli, Tchernobyl revient interroger une époque qui, si elle ne croit plus que la technologie va dessiner son avenir, en est néanmoins imprégnée de toutes parts. Mais, avant que des réponses soient formulées, encore faut-il d'abord sortir l'événement du brouillard du passé. Et c'est tout le mérite du livre de Galia Ackerman, *Tchernobyl, Retour sur un désastre*, que de faire le récit exact et vivant des mois terribles pendant lesquels une Union soviétique agonisante a tenté de faire rentrer dans sa boîte le mauvais génie nucléaire. Journaliste et historienne, l'auteur doit à sa familiarité avec la Russie, qu'elle a quittée en 1973, d'avoir nourri son enquête de sources peu connues ici tout en jetant sur l'accident le regard distancié d'un Occidental.

Le décor est rapidement dressé : une centrale issue du projet militaire de maîtriser l'arme atomique, mais aussi de l'idéal communiste d'« apporter la lumière au peuple ». Dans les années 1960, le programme nucléaire est lancé à vive allure. Tchernobyl est ainsi choisie pour être un des pôles soviétiques du nouvel âge nucléaire – on projetait d'y construire douze réacteurs ! Quatre sont édifiés à partir de 1967 sur la centrale qu'on

dénomme Lénine : le premier réacteur est inauguré en 1977, le quatrième, celui qui va exploser, en 1981.

Ackerman raconte ensuite le drame. Un des aspects les plus surprenants en est que les techniciens n'ont pas cru que le réacteur était détruit. « Faute d'informations sur les accidents qui s'étaient produits ici et ailleurs, le personnel des centrales avait été élevé dans l'idée qu'un réacteur nucléaire ne pouvait pas exploser. » Ce n'est que dans l'après-midi – l'accident a eu lieu à 1 h 23 du matin – que l'on comprendra ce qui s'était passé.

Contenir le désastre

Se met alors en place la mobilisation afin de contenir le désastre, éteindre l'incendie, boucher le réacteur, évacuer les alentours, bloquer le transfert des matières radioactives vers les nappes phréatiques. Le récit est passionnant. « D'un côté, le régime totalitaire fit preuve de sa fantastique capacité de mobilisation ; de l'autre, il se montra, comme toujours dans le passé, insouciant de la vie humaine. » Jetant dans le feu nucléaire l'armée, les réservistes, les mineurs, Moscou tente en même temps de bloquer l'information, maintient les défilés du 1^{er} Mai à Kiev, et s'obsède à l'idée de rouvrir rapi-

dement le réacteur voisin de celui qui a explosé « afin de convaincre le monde entier que la catastrophe de Tchernobyl n'est pas si terrible ».

Si un manteau de béton et d'acier finit par recouvrir le monstre béant, le coût du désastre est terrible. D'abord pour les liquidateurs, ces quelque 600 000 ou 800 000 jeunes hommes dont beaucoup ont « encaissé » des doses de radioactivité qui les conduiront à une mort précoce ou à des maladies invalidantes. Et plus largement dans les pays touchés : « Après vingt ans, on peut parler d'un "Etat de Tchernobyl" (...) où règnent le mal de vivre et le désespoir. Près de neuf millions de personnes, dont deux millions d'enfants, vivent sur près de 160 000 km² de terres contaminées, en Russie, en Ukraine et en Biélorussie. Sur soixante-dix-sept pages grand format, la très sérieuse Encyclopédie nucléaire publiée à Moscou énumère, en accord avec les actes officiels des trois pays, les "localités contaminées à la suite de l'accident dans la centrale nucléaire de Tchernobyl". Cette liste comprend près de 14 000 localités (!). »

Si le livre de Galia Ackerman restera longtemps comme un récit de référence, le recueil qu'elle a codirigé, *Les Silences de Tchernobyl*, permet de mieux comprendre ce qui fait le caractère unique de la catastrophe : en raison de la radioactivité, l'accident n'est pas clos dans le passé, mais continue à se produire. « A chaque seconde qui s'écoule, depuis le 26 avril 1986, écrit le sociologue Frédérick Lemarchand, des maladies progressent, des organismes se décomposent, des métabolismes se transforment, des symptômes se font plus présents. » Ainsi, « nous sommes pour la première fois confrontés à une catastrophe en devenir, sans lendemain, sans après ». Tchernobyl n'est donc pas seulement un enjeu de mémoire, mais un processus qui n'a pas atteint son terme, un événement du futur. On peut ainsi commencer à en esquisser le sens : « Suivant la proposition faite par le philosophe Hans Jonas, poursuit Lemarchand, nous confirmons qu'un renversement de la flèche du temps est nécessaire à la définition d'une éthique pour les sociétés technoscientifiques, et nous devons apprendre non plus à considérer l'avenir comme le meilleur des mondes en puissance qu'il nous resterait à façonner à partir des transformations que nous réalisons dans le présent, mais à adopter le point de vue du monde futur afin que nos actes dans le présent permettent de lui conserver un caractère habitable. » ■

HERVÉ KEMPF



Tchernobyl, 13 avril 2006. GLEB GARANICH/REUTERS

Deux énergiques dénonciations du « lobby atomique international » Un scandale inachevé

LE CRIME DE TCHERNOBYL de Wladimir Tchertkoff.

Actes Sud, 2006, 720 p., 25 €.

LA PHILOSOPHIE DE MA VIE Journal de prison de Youri Bandazhevsky

éd. Jean-Claude Gawsewitch, 320 p., 21 €.

Les braises de Tchernobyl ne sont pas éteintes. S'il en fallait une nouvelle preuve, le livre de combat de Wladimir Tchertkoff en porterait amplement témoignage. Documentariste suisse, Tchertkoff s'est intéressé à Tchernobyl à partir de 1990, à l'occasion d'un premier reportage télévisé. Découvrant les villages contaminés et les liquidateurs oubliés, alors que la glasnost de la fin de l'URSS soulevait les couvercles les mieux scellés, il découvrit l'ampleur de la catastrophe et revint quatre fois enquêter et raconter ce drame qui n'intéressait plus grand monde.

Il livre dans un torrent de colère contre la « mafia militaro-industrielle atomique mondiale » les matériaux amassés depuis quinze ans. Le texte est touffu, désordonné, mais ce ton si peu académique n'enlève rien à la force des témoignages recueillis par le reporter ni à la valeur des documents rassemblés.

Mais, enfin, quel est le problème ? Le problème est que, depuis la catastrophe, les pouvoirs établis ont tout fait pour dissimuler son impact sanitaire, alors que

la radioactivité toujours présente dans une région vaste comme près d'un quart de la France empoisonne les habitants par le biais de l'alimentation. Dès 1986, l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA) avait fait pression pour que le premier bilan de l'accident soit minoré, soutenue tant par les Occidentaux que par un pouvoir soviétique soucieux de cacher à ses sujets ce qui se passait. L'ouverture à l'Est de la chape de plomb allait permettre à l'embryon de société civile soviétique et aux savants indépendants de faire reconnaître le sort des liquidateurs et celui des populations des territoires contaminés. Mais, dans l'écroulement de l'URSS, cette mise au jour allait être enterrée, tandis qu'en Biélorussie, le pays le plus touché par la catastrophe, Alexandre Loukachenko mettait un terme au « printemps biélorusse » à partir de 1994.

Pathologies non cancérigènes

Ce blocage politique convenait au fond aux nucléaristes occidentaux. Le physicien biélorusse Vassili Nesterenko l'explique ainsi, rapporte Tchertkoff : « Le lobby atomique international ne veut pas reconnaître les dimensions de la catastrophe chez nous, parce que si on les reconnaissait, l'énergie atomique n'aurait plus le droit à l'existence. » Le livre retrace ainsi la lutte tenace de Nesterenko pour monter un système d'enregistrement radiologique des habitants, l'opposition larvée de la bureaucratie européenne à son action, le travail du chercheur Iouri

Bandajevski, que le régime de Loukachenko a emprisonné de 2000 à 2005.

L'affaire Bandajevski, que détaille l'auteur, est centrale dans le débat scientifique sur Tchernobyl : le médecin a en effet mis en évidence que l'exposition durable à de faibles doses de radioactivité pouvait générer des pathologies non cancérigènes, notamment cardiaques. Il s'agit d'une découverte, qui bouscule l'idée établie depuis Hiroshima selon laquelle le principal effet à attendre de la radioactivité est le cancer. Le plus étonnant est que, alors que l'hypothèse de Bandajevski est connue depuis 1996, elle n'a pas encore été examinée sérieusement par les scientifiques occidentaux.

La critique du « lobby », cependant, ne suffit pas à tout expliquer. La différence culturelle dans les modes d'expression scientifique joue aussi : les scientifiques occidentaux, habitués à une procédure de validation des connaissances bien balisée, n'ont pas su (ou pas voulu) prendre au sérieux les travaux des savants biélorusses, qu'ils mésestimèrent. Le cas Bandajevski suggère ainsi qu'un mur de fer invisible continue à séparer les communautés scientifiques du continent. Le livre qu'il publie, soutiré *Journal de prison*, est à cet égard lumineux : il montre une passion scientifique dont l'univers des laboratoires occidentaux ne montre plus souvent l'exemple. Et, pour qui voudrait l'oublier, il rappelle que l'on peut être enfermé pour avoir dit une vérité qui dérange. ■

H. K.

Propositions pour une morale de l'âge nucléaire Face à l'apocalypse

LA MENACE NUCLÉAIRE. Considérations radicales sur l'âge atomique de Günther Anders

Traduit de l'allemand par Christophe David. Le Serpent à Plumes, 323 p., 20,90 €.

Le philosophe Günther Anders (1902-1992) en était convaincu : notre époque se définit désormais par le fait que l'humanité peut se liquider elle-même à tout moment. Et quand on l'interrogeait sur les événements majeurs de sa vie, cet outsider de l'Ecole de Francfort, qui fut aussi le premier mari d'Hannah Arendt et l'un des fondateurs du mouvement antinucléaire allemand, répondait : la première guerre mondiale, le nazisme et Hiroshima.

Sur ce thème, *La Menace nucléaire*, qui participe en France de la redécouverte de ce penseur capital, réunit une série d'articles des années 1950 et 1960 – à l'exception de « Dix thèses pour Tchernobyl » (1986). L'auteur développe ce qui deviendra le centre de son œuvre : comment faire en sorte que le monstrueux cesse de se reproduire sous des formes toujours nouvelles ? Cette hantise l'amènera, dès 1959, à soutenir que nous sommes « la première génération d'opposants à la fin du monde » et qu'il suffirait qu'un petit Hitler se hisse à la tête d'un Etat périphérique pour acquiescer « la toute-puissance de faire chanter les autres Etats »... Aucun doute sur ce

point chez Anders : la toute-puissance nucléaire « est à la politique extérieure ce que la terreur exercée chez lui par un Etat totalitaire est à la politique intérieure ».

Une lucidité qu'explique en partie son itinéraire. Représentant type de la dernière génération intellectuelle formée sous Weimar, marxiste sans parti et juif attaché à « la tradition de l'antitraditionalisme », celui en qui Hans Jonas percevait « l'aura du génie » appartient à ce groupe d'exilés judéo-allemands rescapés du nazisme dont le parcours, de Paris à New York, sera à jamais marqué par la Shoah. Car pour l'auteur, qui ne cesse de fustiger « notre paresse face à l'apocalypse », le monde dans lequel Auschwitz et Hiroshima furent possible n'est pas derrière nous. C'est celui qui tend à nous transformer en rouges de la mégamachine et à nous faire perdre tout sens de l'humain.

D'où sa fameuse thèse du « décalage prométhéen ». Aux yeux d'Anders, le problème tient d'abord à ce que nous devenons de moins en moins capables de concevoir ou d'imaginer ce que nous réalisons et produisons par la technique. Or ce hiatus, écrit-il, constitue « la scandaleuse absence d'essence de l'homme d'aujourd'hui », son état d'irresponsabilité et ce pour quoi il risque de devenir dangereusement « obsolète ». En cela, ces pages doivent surtout être lues comme un appel à la résistance et une tentative visant à élaborer « une nouvelle morale » pour l'âge atomique. ■

ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE

L'ancien directeur de la collection « Feux croisés » ne sera pas remplacé Ivan Nabokov rejoint la maison d'édition de Christian Bourgois

IVAN NABOKOV a deux maisons. L'éditeur français du Prix Nobel indien, V.S. Naipaul, de Norman Mailer ou de William Gaddis entre autres, n'est plus depuis le 1^{er} janvier, directeur de la collection « Feux croisés ». Son contrat avec les éditions Plon n'a pas été renouvelé. « J'assure toujours la suivi des auteurs qui sont sous contrat chez eux, mais j'ai la liberté de travailler ailleurs », indique-t-il.

Neveu de l'écrivain Vladimir Nabokov, spécialiste reconnu de littérature étrangère, grand dénicher de talents, Ivan Nabokov est aujourd'hui âgé de 74 ans. Il a pris sa retraite le 31 décembre 1998, mais continuait de publier une dizaine de livres par an chez Plon, où il restait directeur de collection. De fait, Salman Rushdie, l'auteur des *Versets sataniques* a encore deux romans sous contrat avec cette maison. Quant au prochain livre de Norman Mailer – le premier volume d'une trilogie consacrée à la vie d'Adolf Hitler – dont la parution est prévue en 2007, Plon en sera aussi l'éditeur. Dans les deux cas, ils seront publiés « sous la direction d'Ivan Nabokov », précise Olivier Orban.

Pour le PDG de Plon, ce départ constitue plus « un aménagement » qu'une autre chose, car « il n'y aura pas de nouveau directeur littéraire pour la collection "Feux croisés" ». « On ne remplace pas Ivan Nabokov », ajoute-t-il.

Cette collection emblématique de Plon, qui a pour caractéristique, depuis près de quatre-vingts ans, de publier des auteurs étrangers contemporains, populaires et de qualité, sera désormais ouverte à des livres proposés par d'autres éditeurs de la maison. A l'avenir, la romancière anglaise Joanna Trollope, dont Plon vient de publier *La Deuxième Lune de miel*, pourrait par exemple rejoindre cette collection.

Créée en 1927 par Charles Du Bos, « Feux croisés » a acquis ses lettres de noblesse sous la férule de Gabriel Marcel, qui l'a dirigé de 1930 à 1962. Lorsque Ivan Nabokov l'a reprise en main, à la fin des années 1980, les deux écrivains les plus prestigieux (et les plus vendus) qui restaient au catalogue étaient Aldous Huxley, l'auteur du *Meilleur des mondes*, et Mazo de la Roche. Depuis, Ivan Nabokov

a reconstruit patiemment un catalogue avec Naipaul, Rushdie, Mailer, Gaddis, mais aussi Edmund White, Tobias Wolff, Donna Tartt, Paul Golding, Nick Hornby, Susan Fletcher, etc.

Ne souhaitant pas raccrocher, Ivan Nabokov s'est tourné vers son vieil ami et complice Christian Bourgois, son cadet d'un an. Les deux hommes se connaissent depuis près de cinquante ans. En 1987, c'est ce dernier qui l'avait fait venir d'Albin Michel aux Presses de la Cité, pour s'occuper de littérature étrangère, et particulièrement pour reprendre « Feux croisés ». En revanche, lorsque Christian Bourgois a quitté avec fracas le Groupe de la Cité, s'est ouvert une période où « nous avons été en situation de concurrence désagréable », explique ce dernier, car les deux hommes avaient plusieurs auteurs en commun.

Editeur libre

C'est en quelque sorte un éditeur libre qu'Ivan Nabokov arrive chez Christian Bourgois. Comme ce dernier s'amuse à le souligner : « Nous ne sommes plus deux jeunes hommes qui allons créer à deux une nouvelle

maison d'édition. Il s'agit plutôt de retrouver une connivence passée et de porter plusieurs livres par an, dans la limite de nos moyens », ajoute-t-il.

La première initiative commune sera la publication du dernier roman de l'écrivain australien Peter Carey, qui s'est vu, à deux reprises, décrocher le Booker Prize. *La Véritable histoire du gang Kelly*, primé en 2001 avait justement été publié chez Plon, dans la collection « Feux croisés ».

Dans le même temps, Ivan Nabokov devrait continuer à assurer, pour le compte de Plon, l'édition en deux ou trois tomes de *Vies parallèles*, un roman volumineux qui retrace soixante ans d'histoire de l'Europe centrale, écrit par le Hongrois Peter Nadas. Cet écrivain, né à Budapest en 1942, est souvent comparé à Thomas Mann ou à Robert Musil.

De même, sortira en octobre, toujours chez Plon, sous la houlette d'Ivan Nabokov, *Imperium*, de Robert Harris, le premier tome d'un thriller historique sur la Rome de la guerre civile, qui traitera de l'irrésistible ascension politique de Cicéron. ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

375 titres publiés, 1,4 million d'exemplaires vendus, des traductions en vingt langues... Les éditions des « Cahiers du cinéma » ont 25 ans

Créées en 1981 à l'initiative d'Alain Bergala, Jean Narboni, Claudine Paquot et Serge Toubiana, les éditions des Cahiers du cinéma (qui dépendent des Editions de l'Etoile, filiale du groupe La Vie-Le Monde) sont nées de la volonté de prolonger sous forme de livres la réflexion sur le cinéma menée dans cette revue, devenue avec le temps une référence obligée de la cinéphilie française. Si les éditions des Cahiers ont à leur tour conquis avec le temps une certaine réputation, c'est sans doute en vertu de l'aura dont jouit la revue. Mais c'est aussi et surtout en raison d'un travail caractérisé par la qualité des contributeurs (critiques, universitaires, écrivains), la diversité des genres et des formats (de l'album au livre de poche, en passant par l'essai, la monographie, le livre d'entretiens, la publication de scénarios, le support pédagogique, les correspondances, etc.) et la spécialisation de son activité (les éditions des Cahiers sont la dernière maison exclusivement dédiée aux livres de cinéma).

A l'heure de leur vingt-cinquième anniversaire, les éditions annoncent ainsi 375 titres publiés depuis leur création, 1,4 million d'ouvrages vendus, 90 ouvrages traduits en vingt langues, pour un chiffre d'affaires en 2005 de 950 000 euros, en hausse de 20 % par rapport à 2004.

Au-delà des chiffres, comptent aussi la manière dont certains titres, comme *Poétique des auteurs*, de Jean-Claude Biette, *Guerre et cinéma*, de Paul Virilio, ou *Du monde et du mouvement des images* de Jean-Louis Scheffer, s'inscrivent dans l'histoire de la pensée sur le cinéma. Sans oublier la valeur sentimentale que le lecteur attribue à telle ou telle étude sur ses cinéastes favoris (le choix est vaste, de John Ford à Hou Hsiao-hsien, en passant par Stanley Kubrick, David Lynch, David Cronenberg, Ingmar Bergman, Andreï Tarkovski, Yasujiro Ozu, Maurice Pialat, Jean Eustache, Jacques Rozier, Alain Resnais...).

Cette réussite s'inscrit dans un contexte éditorial et économique qui n'est pas particulièrement favorable à l'édition de livres

de cinéma. Beaucoup de collections historiques ont ainsi cessé leur activité au cours du temps, et les éditions généralistes adoptent dans ce domaine une politique du coup par coup. L'enjeu pour l'éditrice Claudine Paquot est donc clair : « Sans cesser de fidéliser notre public autour de cette qualité cinéphilique qui constitue l'essence de notre catalogue, il faut continuer à diversifier nos collections pour toucher un public plus large, avec notamment des livres peu chers susceptibles de conquérir, au-delà des étudiants en cinéma, des lecteurs jeunes. »

La liste des nouveautés annoncées, plutôt alléchante, confirme, si besoin était, ce dynamisme : un album sur Godard au travail, des monographies sur Alain Resnais, Mikio Naruse et Wong Kar-wai, un essai sur le cinéma américain des années 1970, ainsi que le lancement d'une nouvelle collection intitulée « Horizon cinéma », conçue pour accueillir des textes d'intervention sur la situation actuelle du cinéma. ■

LAURE DUCOS ET JACQUES MANDELBAUM

Le programme 2006 des colloques de Cerisy

Comme chaque année, le centre culturel international de Cerisy-la-Salle (Manche) organise une série de colloques dont voici le programme 2006 :

« L'Allégresse pensive. Michel Deguy » (du 22 au 28 mai) dirigé par M. Rueff, avec M. Deguy. « La Normandie constitutionnelle : berceau des droits du citoyen ? » (du 1^{er} au 6 juin) par D. Maus O. Rudelle. « L'écono-

mie des services pour un développement durable » (du 14 au 21 juin) par E. Heurgon, J. Landrieu. « Flaubert, écrivain » (du 23 au 30 juin) par J. Neefs. « Senghor et sa postérité littéraire » (du 27 au 30 juin) par D. Ranaivoson-Hecht. « Marguerite Yourcenar » (du 3 au 10 juillet) par B. Blanckeman. « Regards croisés : Camille Claudel, sa vie, son œuvre » (du 3 au 10 juillet) par S. Schauder.

« L'anthropologie historique de la raison » (du 12 au 19 juillet) par P. Descola, B. Latour. « Science-fiction et imaginaires contemporains » (du 21 au 31 juillet) par F. Berthelot, P. Clermont. « Penser la terre » (du 21 au 31 juillet) par B. Chaouat, S. Travers de Faultrier. « Le surréalisme en héritage : les avant-gardes après 1945 » (du 2 au 12 août) par O. Penot-Lacassagne, E. Rubio. « Textique : vers une paramétrisation générale de l'écrit » (du 2 au 12 août) par J. Ricardou. « Archive épistolaire et Histoire » (du 14 au 21 août) par L. Bergamasco, M. Bossis. « Exils en France au XX^e siècle » (du 14 au 21 août) par W. Asholt, G.-A. Goldschmidt, J.-P. Morel. « Yves Bonnefoy : poésie et savoirs » (du 23 au 30 août) par D. Lançon, P. Née, avec Y. Bonnefoy. « Des pratiques coopératives : constitution des agents, construction des œuvres » (du 1^{er} au 8 septembre) par M.-D.

Popelard, D. Vernant, A. Wall. « L'habiter dans sa poétique première » (du 1^{er} au 9 septembre) par A. Berque, A. de Biase. « Le royaume intermédiaire (autour des écrits de Jean-Bertrand Pontalis) » (du 10 au 17 septembre) par J.-M. Delacompée, F. Gantheret, avec J.-B. Pontalis. « Logique et interaction : vers une géométrie de la cognition » (du 19 au 26 septembre) par J.-B. Joinet. « L'aménagement du territoire : changement de temps, changement d'espace » (du 27 septembre au 2 octobre) par S. Allemand, A.-M. Fixot, A. Frémont, J. Levêque. « La Normandie dans l'économie européennes (XII^e-XVII^e siècles) » (du 4 au 8 octobre) par M. Arnoux, A.-M. Flambard-Héricher. « Guillaume de Digulleville (1295-après 1358) » (du 4 au 8 octobre) par F. Duval, F. Pomel. Renseignements : <http://www.cci-cerisy.asso.fr> ou CCIC, 27, rue de Boulainvilliers, 75016 Paris.

L'ÉDITION

Anabet éditions est une nouvelle maison lancée par deux journalistes, Nathalie Guiot et David d'Equainville. Elle entend publier une dizaine de titres dans quatre axes : des documents pamphlétaires, de la littérature, avec *Le Monde du dessous, inédits de l'univers littéraire des Brontë*, (327 p., 19 €), des livres pour la jeunesse et un « livre objet » : *Le Doudou* (160 p., 15 €), qui sera périodique. Les deux premiers pamphlets, *Comme des enfants*, d'Eric Dussert et *La Position du clown*, de Jean-Baptiste Scherrer, traitent de sujets de société. Diffusés par Pollen, ils coûteront 9,80 € pour 64 pages. (Anabet éditions, 120, bd Malesherbes, 75017 Paris. www.anabet.com)

Les éditions Intervalles ont été créées par trois trentenaires Nadia Cavrel, Kamy Pakdel et Armand de Saint-Sauveur. Cette maison a choisi comme ligne éditoriale de traiter des « parcours exceptionnels », que ce soit en photos ou dans le domaine de la fiction. En littérature, *Douze histoires cul*

sec, d'Anthony James Perry (448 p., 21 €) et *Parano*, du Canadien Jan Lars Jensen (288 p., 19 €) sont traduits de l'anglais. Pour les beaux livres, ils publient *Idolâtrisme*, de Jocelyn Bain Hoog (224 p., 39 €). Diffusés en France par le CED, ces livres seront aussi réalisés en version anglaise pour les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. (Editions Intervalles, 80, bd Hausmann, 75008 Paris. www.editionsintervalles.com)

Jean-Jacques Reboux, ancien instituteur et auteur de polars, vient de créer sa propre maison, Après la lune, et lance dans ce cadre une première collection, « La Maîtresse en maillot de bain », qui permet à un auteur de raconter un souvenir de son enfance. Yasmina Khadra, Hervé Jaouen, Dominique Sylvain, Caryl Férey, Sylvie Cohen et lui-même se sont prêtés au jeu. Chaque livre, vendu 6 € au format de poche, fera 64 pages. La diffusion est assurée par le CED. (Après la lune, 153, avenue d'Italie, 75013 Paris. www.apreslalune.com)

AGENDA

LE 24 AVRIL.
 DIAZ. A Paris, Gallimard et l'association Place du Venezuela rendent hommage à Jesus Diaz, pour la sortie de *Les Quatre fugues de Manuel* (à 21 heures, Maison de l'Amérique latine, 217, bd Saint-Germain, 75007).

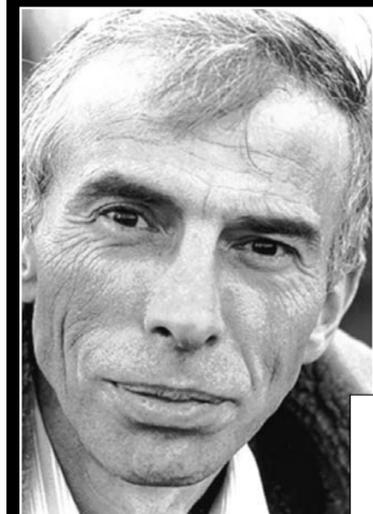
LE 25 AVRIL.
 SAVOIR. A Paris, les conférences Roland Barthes accueillent Anne-Lise Stern, qui s'entretiendra avec Martine Lebovici, sur « Le savoir déporté » (à 18 heures, 2, place Jussieu, 75005, amph. 24 ; rens. : 01-44-27-63-71).

LE 26 AVRIL.
 POÉSIE. A Paris, à la librairie Le Divan, célébration des 40 ans de « Poésie/ Gallimard » avec Adonis, Guy Goffette, Jean-Michel Maulpoix, Valère Novarina et André Velter (à 19 heures, 203, rue de la Convention, 75015).

LE 26 AVRIL.
 LOTRINGER. A Paris, pour la parution d'*A satiété* de Sylvère Lotringer (éd. Désordres-Laurence Viallet), la maison d'édition et le Palais de Tokyo organisent une table ronde avec l'auteur, Marcela Iacub et Stéphane Nadaud (à 20 h 30, 13, avenue du Président-Wilson, 75016 ; rens. : 01-40-46-54-00).

LE 27 AVRIL.
 RASHID. A Paris, les éditions Autrement et le Center for Peace and Human Security accueillent le journaliste et écrivain pakistanais Ahmed Rashid, qui donnera une conférence en anglais, sur le thème « Security, nation building and democracy : Pakistan, Afghanistan » (à 19 heures, à Sciences Po, 27, rue Saint-Guillaume, 75007, amphis Albert Sorel et Leroy-Beaulieu).

www.editions-verdier.fr

© Marc Attali

Pierre Bergounioux
Carnet de notes
1980-1990

Pierre Bergounioux
Carnet de notes
Journal 1980-1990

992 pages, 35 €

LIVRES ANCIENS
ACHAT - VENTE
LIBRAIRIE CHAMONAL
5 RUE DROUOT
75009 PARIS
01 47 70 84 87
CATALOGUES

ECRIVAINS
Les Editions Amalthee recherchent de nouveaux auteurs
Envoyez vos écrits :
Editions Amalthee
2 rue Cracy
44005 Nantes cedex 1
Tél. 02 40 75 60 78
www.editions-amalthee.com

Jean Rolin

Le regard et la pensée

Arpenteur du monde singulier et solitaire, l'écrivain publie un gros volume rassemblant plus de vingt ans d'écrits journalistiques, du tragique au dérisoire, du planétaire au minuscule

Il a eu 20 ans à un moment – 1969 – où l'on pouvait encore croire à l'avenir radieux de la révolution. Il a été militant d'extrême gauche, maoïste, à la Gauche prolétarienne. La révolution n'a pas eu lieu. Il est devenu écrivain. Il a raconté ses années de militantisme – « *Je n'en ai aucun regret, et même de bons souvenirs* » – dans *L'Organisation* (Gallimard, prix Médicis 1996, en poche, « Folio »). Peu enclin à la confiance, il a pourtant écrit un très beau livre, *Joséphine* (Gallimard, 1994), sur un amour perdu, la mort de sa compagne. Plus récemment, en 2002, il a publié un étrange récit, étonnant voyage au bord du périphérique parisien, *La Clôture* (POL). Mais qui est donc Jean Rolin ? Et, surtout, où est-il, cet homme dont les lecteurs de journaux ont souvent vu la signature au bas de reportages au long cours ?

Pour le trouver, et peut-être le comprendre un peu, ce voyageur singulier et solitaire, ce reporter – « *J'aime bien ce mot, je le préfère à journaliste, à cause de son côté comique, Tintin...* » –, on possède désormais un gros volume, qui rassemble plus de vingt ans d'écrits journalistiques, des reportages et divers autres articles, enquêtes ou chroniques. A défaut de pouvoir changer le monde, Jean Rolin a décidé de l'arpenter, de le décrire. Il faut le suivre. Il ne faut pas lire ce livre en continu, il faut aller et venir, passer du tragique au dérisoire, du planétaire au minuscule, de la folie des hommes aux coutumes des animaux. Et il faut savoir s'arrêter, attendre et observer, comme Jean Rolin sait y inviter.

« Envie d'autre chose »

« *J'ai commencé à faire ce travail de journaliste à un moment, le début des années 1980, où j'étais assez dénué d'illusions. En France, la gauche venait d'arriver au pouvoir et on a vite vu... Pas de quoi nourrir de nouveau des rêves, des utopies. Mais je n'ai pas cédé, comme certains, au désabusement. J'ai eu envie d'aller voir ailleurs, d'aller regarder les choses de plus près. Ce n'était pas par nécessité financière, bien au contraire. Avant de commencer mes reportages, je vivais très bien de la polygraphie. J'ai notamment travaillé à une encyclopédie du crime, à une histoire de l'Eglise des origines à nos jours... C'était, à l'époque, très bien rémunéré. Ces travaux en bibliothèque m'ont intéressés, mais j'avais envie d'autre chose.* »

Pourquoi tous ces voyages, la remontée du fleuve Congo, le Nil, l'Europe, l'Afrique, l'Asie, pourquoi ces bateaux, ces hôtels, ces pays en guerre, le Liban, la Bosnie... ? Fantasma d'écrivain voyageur ou de reporter de guerre ? « *Je ne suis ni l'un ni l'autre. Je suis allé dans des pays en guerre, mais je ne suis pas reporter de guerre. Je suis moins "guerrier" que des confrères que j'admire, comme Jean Hatzfeld ou Rémy Ourdan. Je m'intéresse plutôt aux à-côtés, aux détails. Quand j'ai commencé à voyager et à écrire mes voyages, j'avais sans doute des images d'écrivains voyageurs, des anglo-saxons et aussi Nicolas Bouvier. Mais le caractère institutionnel que cela a pris, "Les-écrivains-voyageurs" ne me plaît pas tellement. Je ne voyage pas avec l'idée de faire, systématiquement, de mes voyages et de mes reportages, des livres. Lorsque j'ai eu vraiment envie de faire un livre, c'était celui qui aurait raconté la remontée du fleuve Congo sur les traces de Joseph Conrad, j'y ai renoncé, car cela ne tenait pas la distance. C'est resté simplement un reportage.* » Il a paru dans *Libération* du 4 au 10 décembre 1980, et il ouvre ce livre, auquel Jean Rolin a donné comme titre *L'Homme qui a vu l'ours*.

« *En fait, j'aurais voulu L'Homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours..., mais mon éditeur m'a retenu...* »

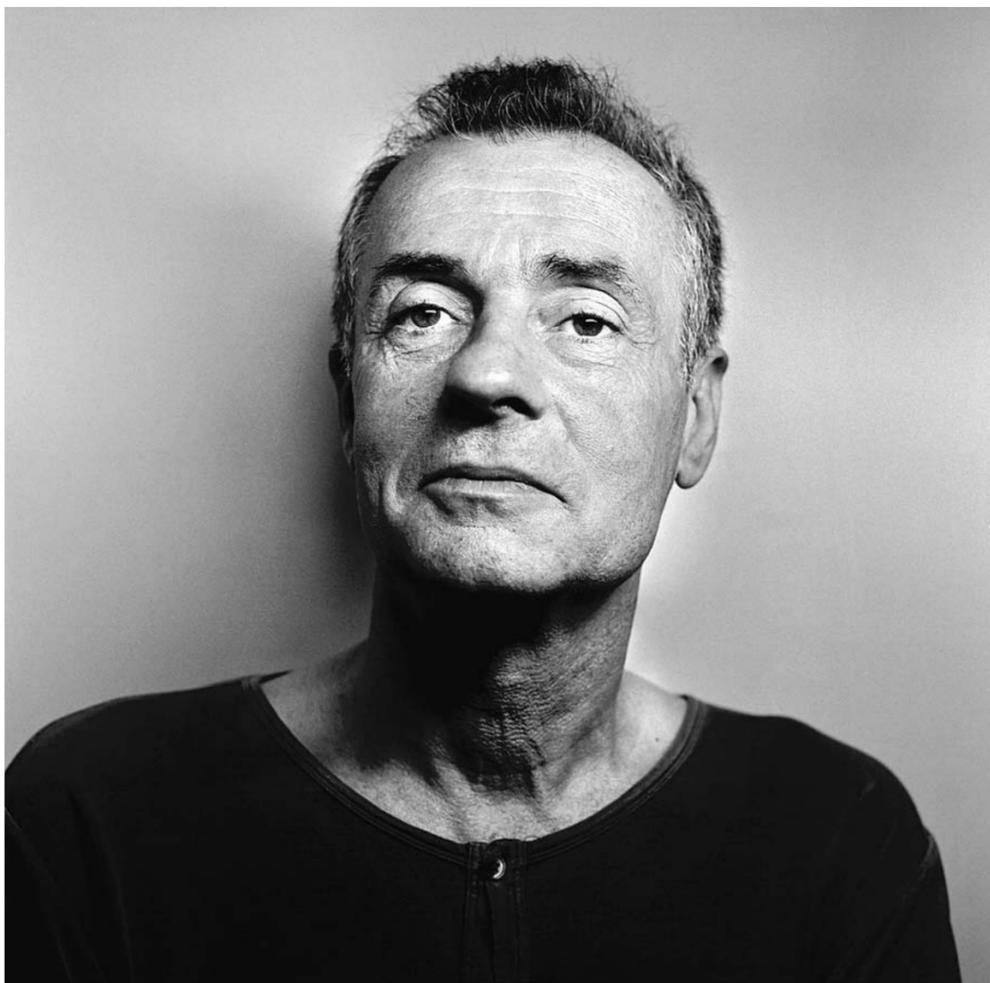
Dans ses textes comme dans sa conversation, Jean Rolin est un conteur ironique et distant. Il a un humour froid, caustique, un certain sens de la dérision, voire du burlesque des situations. C'est un observateur précis, minutieux. C'est aussi un beau parleur, mais pas dans le sens péjoratif que cette expression a pris. Il prend plaisir à raconter et on a autant de plaisir à l'écouter, il aime s'embarquer dans un récit, plein de souvenirs précis, accumulés dans de longues phrases « parfois emberlificotées », « mais c'est pour cerner au mieux ce que je veux dire. C'est pourquoi quand on me cite dans des entretiens journalistiques, je ne me retrouve pas vraiment. Quand on réduit, comme il se doit, mes trop longues phrases, les nuances se perdent ». Dans l'écrit, elles ne se perdent jamais, ces nuances. Et les phrases sont rarement emberlificotées.

Comme il est difficile de parler d'un livre dont la cohérence est celle du regard de Jean Rolin, mais qui va de la guerre de la tourterelle dans le Médoc à Soweto, en passant par Mostar, Le Caire, une île du Cotentin et quelques autres, on a tendance à lui demander de parler de lui – comme si tous ces textes ne parlaient pas aussi de lui –, de son enfance de fils de médecin militaire plutôt antimilitariste et qui aurait rêvé de devenir écrivain, de ses lectures, « plutôt de la mauvaise littérature, des récits de guerre pas vraiment bien écrits, et aussi, comme j'aimais la pêche, des histoires de pêche guère mieux écrites ». Il lui en est resté la passion de regarder se faire l'Histoire, en direct, et le goût du monde

Le Grand-Théâtre de Beyrouth-Ouest

« Supposons un voyageur aux contours indéfinis mais coiffé si possible d'un chapeau à larges bords, mi-escrion mi-escopion, qu'un mystérieux rendez-vous appelle à la nuit tombée au Grand-Théâtre de Beyrouth, ville dans laquelle il se rend pour la première fois et bien contre son gré. Après avoir brouté quelques ornières et quelques nids-de-poule, franchi sans encombre deux ou trois barrages d'obédiences diverses et contourné les écueils très délibérément semés en travers de la place Riad el-Sohl, le véhicule de l'escrion (de l'escopion ?) plonge soudain vers les ténèbres hirsutes du no man's land, d'où seule se détache l'entrée faiblement éclairée du Grand-Théâtre. Derrière la grille – elle-même cadenassée, entortillée de chaînes – on distingue à la lueur d'une ampoule nue les deux guichets, et sur le carrelage du parvis un chat errant, apparemment satisfait d'avoir trouvé là un refuge provisoire contre l'adversité. Nulle part, comme à la charnière de cette ville si malencontreusement coupée en deux, nulle part si soudainement, si péremptoirement, la nuit noire ne succède à la lumière, le silence à la rumeur, et la stupeur des ruines à l'agitation familière d'une capitale en état de marche. » (page 219)

Extrait d'un texte publié en janvier 1985 dans *L'Autre journal*.



Jean Rolin en mars 2005. OLIVIER ROLLER

de marin – les animaux, les ports, les bateaux, « et aussi l'architecture maritime, et l'architecture de manière générale ». « *C'est peut-être mon désir d'autrefois, d'un monde parfait, qui m'a conduit à rêver et à imaginer des ensembles urbains splendides et équilibrés.* »

Dans *L'Homme qui a vu l'ours*, sous le titre « Villes flottantes », figure un beau texte publié en 1983 – pas un reportage – sur l'architecture des paquebots, qui commence ainsi : « *Bien que les paquebots, depuis le Titanic et même auparavant, aient toujours été plus ou moins destinés à finir échoués, engloutis, torpillés, dévastés par le feu, éventrés par des icebergs ou éperonnés par leurs congénères, il était d'usage, au moins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, d'apporter un certain soin à leur présentation.* » Après inventaire, architecte de la Cunard Line, style paquebot, rêves de Mallet-Stevens, de Le Corbusier, etc., le propos se clôt, au bout de dix pages, sur une note mélancolique : « *Malgré quelques tentatives de restauration, dans les années 1950 et 1960 – presque toujours lamentables sur le plan de l'architecture intérieure et de la décoration –, la Seconde Guerre mondiale a bel et bien consommé la disparition des grands paquebots de lignes. Avant de s'offrir aux torpilles et aux bombes, avant de disparaître dans les eaux glacées ou dévorés par les flammes, quelques-uns se couvrent fort à propos de stupéfiantes peintures de guerre, sous prétexte de tromper l'ennemi sur leur identité, leur taille ou leur vitesse, et c'est ainsi qu'ils nous émeuvent le plus, détournés brutalement de leur destination luxueuse et mondaine, tout peinturlurés, armés pour de titaniques catastrophes.* »

Oasis d'humanité et de mélancolie

Jean Rolin ne déteste pas la mélancolie, « *Le blues des gros transporteurs de brut* » (*Libération*, du 9 au 11 décembre 1983), et on l'aime avec lui. Comme on aime se retrouver un 24 décembre dans le port de Dunkerque, où « *comme un peu partout dans le monde, les Seamen's Clubs accueillent ces marins dont on ne parle guère que quand leurs navires font naufrage.* » « *Dès 9 heures du soir, le vin et la bière aidant, l'atmosphère est assez chaleureuse, voire débridée, pour que des marins lettons, ukrainiens ou croates n'hésitent pas à lever leurs verres à la santé de marins égyptiens, indiens ou cap-verdiens.* » (*Le Monde*, janvier 2000). Une petite oasis d'humanité, et de mélancolie aussi, dans un univers de dureté, de dangers et de violence.

Mais on recommandera au lecteur qui veut d'emblée avoir une idée de la palette de Jean Rolin, de sa manière de mêler le comique et le politique, le sérieux et l'ironie, de commencer par les sept pages de « *Pouce-pied sous roche à Belle-Ile* » (paru dans *Libération*, le 4 février 1987), tout un concentré de son talent d'observateur et de conteur. Connaissez-vous le pouce-pied ? Son nom officiel est l'anatife, « *un crustacé inférieur qui ressemble à un mollusque : de prime abord, on pense qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat.* » « *Mais la voracité des Espagnols a entraîné la quasi-disparition de ce crustacé (inférieur) dans presque toute son aire de distribution, depuis les côtes marocaines jusqu'à l'île d'Ouessant. Seule aujourd'hui,*

« *Quand j'ai commencé à voyager et à écrire mes voyages, j'avais sans doute des images d'écrivains voyageurs, des anglo-saxons et aussi Nicolas Bouvier. Mais le caractère institutionnel que cela a pris, "Les-écrivains-voyageurs", ne me plaît pas tellement.* »

d'hui, Belle-Ile possède encore des réserves stratégiques de cette matière première. Et c'est pour quoi cette petite île si douillette, si chère au cœur de Colette ou de Sarah Bernhardt, si accueillante aux essences méditerranéennes, aux universitaires et aux psychanalystes, dont elle présente en été une densité stupéfiante, devient en hiver le théâtre de luttes impitoyables entre les différentes puissances qui se disputent le marché de l'anatife. »

Brigade financière, Renseignements généraux, « *dans ce décor dont la notoriété découle de toute description* »... Une vraie enquête, une véritable guerre, où l'on croise même quelques militants basques de l'ETA : « *Tels que nous imaginons les militants de l'ETA, il est peu probable qu'ils se déplacent en groupe sans autre motif que de humer en plein hiver l'air du large, ou de verser quelques larmes sur les lieux d'une ancienne villégiature.* » Et l'histoire s'arrête là.

Des pouces-pieds aux ours, de Bangkok aux Marquises, tout est intéressant parce que rien, dans le regard de Jean Rolin, n'est anecdotique. Voilà vingt-cinq années de vie nomade, une autobiographie non recomposée, « *avec quelques erreurs de jugement flagrantes, que j'ai gardées* », souligne Jean Rolin, avant de conclure : « *Finale, j'ai beaucoup travaillé pendant ces années. Certains articles sont introuvables. Ce livre contient environ 60 % de mon travail journalistique sur une période de quelque vingt ans. Cela prend nécessairement un caractère autobiographique. Ce n'est pas moi qui ai fait les recherches, et quand j'ai relu les textes, dans l'ordre chronologique, j'ai revisité des périodes de ma vie, des événements parallèles à ce que j'écrivais. Ce ne peut pas être la même chose pour le lecteur ordinaire.* » Pas tout à fait, certes, mais la visite n'en vaut pas moins le détour. ■

Jo. S.

L'HOMME QUI A VU L'OURS

Reportages et autres articles. 1980-2005 de Jean Rolin.

POL, 1 020 p., 33 €.

LE CHOIX DU «MONDE DES LIVRES»

LITTÉRATURE

Pandémonium, de Régine Detambel (Gallimard).
Chaminadour, de Marcel Jouhandeau (Gallimard, « Quarto »).
Le Centre de la France, d'Hubert Lucot (POL).
Un matin de juin comme les autres, de Christian Pernath (Albin Michel).
Démantèlement, d'Ermanno Rea (Flammarion).
La Fille de la Corne d'or, de Kurban Saïde (Buchen-Chastel).
L'Infortunée, de Wesley Stace (Flammarion).

ESSAIS

Histoire littéraire du sentiment religieux, d'Henri Bremond (éd. Jérôme Millon).
« On ne meurt qu'une fois », Charlotte Corday, de Jean-Denis Bredin (Fayard).
Dominique Aury, d'Angie David (éd. Léo Scheer).
Pour une politique de la racaille, de Sadri Khiadri (Textuel).
Liberté, égalité, carte d'identité, d'Evelyne Ribert (La Découverte).
C'est dans la poche !, de Jacques Sadoul (éd. Bragelonne).
Enfants sauvages. Approches anthropologiques, de Lucienne Strivay (Gallimard).